

LE SECRET DU PORTE-CARTES



POLICE et MYSTÈRE

Le Volume Complet 65^{ES}

FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ



Le secret du porte-cartes

Roman policier inédit

par CLAUDE ASCAIN

I

UNE LETTRE DE RECOMMANDATION

L'avion qui fait le service entre Croydon et Le Bourget, pour la ligne Paris-Londres n'allait pas tarder à atterrir. Déjà on voyait les hangars et les différents appareils assurant le trafic entre la gare aérienne française et les points variés d'Europe.

Il y avait une demi-douzaine de passagers à bord de la *Flèche-Dorée* en provenance d'Angleterre, et parmi ceux-ci un homme à cheveux blancs, d'aspect distingué, accompagné d'une jeune fille ravissante. Il se pencha vers elle :

— C'est entendu, miss Joyce... A partir du moment où nous serons à terre, nous ne nous connaissons plus. C'est plus prudent. Rendez-vous ce soir au Cosmopolit-Hôtel.

— Oui, master Dorling... Soyez sans crainte.

L'avion amorça un virage sur l'aile. On vit grandir les bâtiments qui semblèrent, un instant, danser une folle sarabande, puis le pilote coupa le contact avec

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe,

les moteurs, et un vol plané amena l'appareil en un parfait atterrissage. Il y eut quelques petits bonds des roues sur le sol. L'avion s'immobilisa sur une grande plate-forme bétonnée. La porte de la carlingue s'ouvrit, un escabeau de quelque marches fut appliqué contre le flanc de l'oiseau mécanique et, un à un, les passagers sautèrent plus ou moins légèrement. Un homme en uniforme s'approcha. C'était un douanier.

Comme convenu, M. Graham Dorfling et Miss Joyce Sherffield se séparèrent et partirent chacun de son côté. L'homme, après les formalités d'usage pour toute arrivée en pays étranger, s'en fut paisiblement du côté de la station de taxis, hélant une voiture.

Miss Joyce se dirigea vers l'autocar où, déjà, avaient pris place les autres arrivants débarqués de l'avion.

La lourde voiture s'ébranla et commença de rouler en direction de la porte de la Villette. Miss Joyce semblait s'intéresser intensément au paysage qui, à vrai dire, ne méritait pas une telle attention. C'est qu'elle observait dans le reflet de la vitre l'attitude d'un homme entre deux âges, à l'apparence absolument insignifiante.

Apparence peut-être même trop insignifiante.

Il avait l'allure d'un commerçant qui rentrait de Londres. Un commerçant français, par conséquent. Il s'était trouvé placé juste derrière le couple, durant le voyage aérien.

Rien que de très naturel qu'il se trouvât maintenant dans le car. Cependant, miss Joyce n'en jugeait probablement pas ainsi, car elle ne cessait de le surveiller à la dérobée.

Au moment où l'on entrait dans Paris, elle fit un geste comme si elle se souvenait de quelque chose et se leva avec vivacité.

— Chauffeur! Voulez-vous arrêter un instant?

Elle quitta la voiture. Sur le bord du trottoir, elle tira un miroir de son sac à main et fit le geste de se poudrer. Mais elle avait eu le temps de constater que l'homme avait hésité, s'était levé comme s'il allait la suivre, puis, après s'être ravisé sans doute, avait repris sa place.

Elle sourit et descendit à pied dans la direction du centre.

Un quart d'heure plus tard, elle faisait signe à un taxi et se faisait conduire au Cosmopolit-Hôtel où M. Dorfling se trouvait déjà.

— J'ai retenu votre chambre et la mienne, dit-il. Montons chez moi un instant...

Ses bagages étaient posés dans un coin. Tout en les ouvrant et en rangeant leur contenu dans des tiroirs, il remarqua :

— Bien entendu, j'ai été suivi...

— Moi aussi, monsieur Dorfling... C'est-à-dire que...

Elle expliqua la scène de l'autocar. Son compagnon hocha la tête et vint s'installer dans un fauteuil en face d'elle :

— Très bien joué, miss Joyce... De cette manière vous avez acquis la certitude que l'homme nous épie depuis notre départ de Londres. Je suppose qu'il a dû avoir le temps, au Bourget, de faire signe à un complice, dès qu'il a vu que nous nous séparions...

Il tambourina un instant sur le buvard qui décorait un petit bureau et murmura :

— Je me demande, maintenant, si nous avons bien agi...

— Que voulez-vous dire, monsieur Dorfling?

— En adoptant cette ligne de conduite, nous avons donné à supposer à ceux qui nous guettent que nous sommes sur nos gardes et...

La jeune fille leva les yeux :

— Mais c'est très bien ! Ils vont redoubler de précautions pour ne pas se trahir, puisqu'ils savent que nous nous défions...

— Oui... Peut-être... Enfin, nous verrons.

Elle se leva et se rendit dans sa chambre. M. Dorfling resta seul à réfléchir, puis il sembla se décider et tira de sa poche une lettre qui portait comme suscription, sur l'enveloppe : « A Monsieur le Directeur de la Sûreté nationale, Paris. »

Il attira à lui l'appareil téléphonique et demanda la chambre de la jeune fille :

— Allô ? Miss Joyce ? Je sors pour me rendre où

vous savez... Ne quittez pas l'hôtel avant que je vous donne de mes nouvelles.

Un quart d'heure plus tard, il était reçu par le haut fonctionnaire de police à qui il avait présenté la missive.

Ce dernier lut le texte écrit en excellent français :

« Cher monsieur et collègue,

« Je vous présente M. Graham Dorfling, l'un des négociants les plus en vue de Hatton Garden, Londres, qui se rend à Paris, accompagné de sa secrétaire particulière, miss Joyce Sheffield, afin d'y porter un lot important de pierres précieuses à sertir pour le compte d'un baronnet anglais, sir John Der-rick. Je vous serai très reconnaissant, M. Dorfling étant de mes amis personnels, de bien vouloir l'aider dans sa mission et de veiller notamment à sa sécurité, durant son séjour... »

C'était signé de l'un des principaux dirigeants de Scotland Yard, l'équivalent britannique de notre Sûreté.

— Enchanté, monsieur Dorfling, articula le fonctionnaire parisien, une main cordialement tendue.

Il appuya sur un timbre et ordonna au planton :

— Envoyez-moi Arthème Ladon, s'il est là...

Se tournant vers son interlocuteur, il précisa :

— C'est l'un de nos meilleurs limiers...

Quelques instants s'écoulèrent, puis le planton reparut :

— Il n'est pas là, m'sieu le directeur.

— Bon. Dites-lui qu'il vienne me trouver dès qu'il rentrera.

Et à M. Dorfling :

— Je vous l'enverrai aussitôt, cher monsieur... Vous êtes descendu au Cosmopolit-Hôtel, m'avez-vous dit ?

— C'est cela même... Heu, je...

Il toussotta, puis :

— Je dois vous dire que j'ai été pris en filature, dès mon arrivée.

M. Dorfing narra les événements. Son vis-à-vis écoutait en dodelinant de la tête. Il prit note de la description du voyageur de l'avion. Quant à l'autre, l'Anglais n'avait fait que l'entrevoir.

— Parfait, parfait... Je communiquerai tout cela à mon inspecteur.

M. Dorfing quitta le bâtiment de la rue des Saus-saies, et comme il faisait beau, il résolut de déambuler quelque temps avant de rentrer à l'hôtel.

Six heures du soir, au mois de juillet, ne représentent guère que la moitié de l'après-midi. Le soleil était haut encore dans le ciel, surtout en raison de l'heure d'été. Mais M. Dorfing songea à sa secrétaire qui devait se morfondre dans sa chambre et, apercevant une voiture qui descendait lentement la rue derrière lui, le drapeau de métal indiquant qu'elle était libre, il s'y engouffra.

*
**

Deux heures plus tard, un homme grand et maigre, au nez qui eût rendu jaloux Cyrano de Bergerac, se présentait au bureau de renseignements de l'hôtel :

— M. Graham Dorfing, s'il vous plaît ?

L'employé consulta ses fiches et marmonna :
« 321 ». Il déclencha une sonnerie, tout en demandant au visiteur qui il devait annoncer :

— Dites tout simplement que c'est le monsieur qu'il attend, répliqua l'inconnu, d'une voix de chœur d'église.

— Allô ? Allô ? Le 321... Allô ?... Le 321 ?

Il reposa le récepteur :

— On ne répond pas, monsieur... Le 321 n'est pas chez lui.

Le grand escogriffe consulta un calepin et demanda :

— Est-ce que miss... miss Joyce Sheffield est là ?

— C'est le... voyons... le 405, à l'étage au-dessus...

L'employé était bavard, cela se voyait. Il empoigna de nouveau son cornet noir et réédita la même scène.

Il hocha négativement la tête :

— Pas de réponse non plus... Vous aviez rendez-vous ?

— Non, mais... Mais on m'attendait...

— C'est qu'il est huit heures... Peut-être sont-ils dans la salle de restaurant ? Voulez-vous que je demande ?

Le visiteur résolut de s'asseoir sur la banquette de cuir en attendant et croisa ses jambes maigres dont les genoux paraissaient devoir percer le drap du pantalon.

Pas davantage de succès. Les deux voyageurs n'étaient pas à l'hôtel. L'employé en parut sincèrement désolé, comme s'il infligeait un affront personnel à ce monsieur au visage en croissant de lune.

— Bon, dit l'autre d'un ton résigné. Je vais les attendre...

Il s'installa dans le salon de lecture. Dès que M. Dorfing ou sa secrétaire seraient là, on ne manquerait pas de l'appeler.

Ce fut long, très long, effroyablement long. Peut-être étaient-ils allés au théâtre ? Toujours est-il qu'à minuit, l'inspecteur Arthème Ladon, affamé et débordant de fureur contenue, était toujours dans le salon de lecture, après avoir appris à peu près par cœur les quelques illustrés de langue française qui se trouvaient là.

Finalement il se décida, avec un sourire jaune, à laisser un mot sous enveloppe cachetée, promettant de revenir le lendemain, dès qu'on l'appellerait par téléphone.

Mais vingt-quatre heures s'écoulèrent et quand, de guerre lasse, le matin du troisième jour, il demanda le Cosmopolit-Hôtel pour savoir ce qui se passait, il apprit avec stupeur que les deux Anglais avaient fait prendre leurs bagages et que leur note était réglée.

Il se présenta dans le bureau de son directeur :

— M. Dorfing est parti, dit-il.

— Ah ? Eh bien vous êtes libre, alors, dit le chef. Votre besogne ne se sera pas avérée trop absorbante, ajouta-t-il avec un sourire protecteur.

Evidemment... Oui... Mais Arthème Ladon trouvait cela étrange.

Rentré dans la pièce où il travaillait, il se gratta le nez. Puis d'un seul coup, il se jeta sur son chapeau et descendit l'escalier à grandes enjambées.

II

M. WILLIAM J. C. BULLPITT, DE NEW-YORK

Le nombre de voyageurs qui ne font que passer dans un hôtel d'importance internationale est fort grand, et l'on conçoit que l'employé du palace eût accepté avec placidité le départ de M. Dorfing et de sa secrétaire.

Ici plus qu'ailleurs, le proverbe « Un de perdu, dix de retrouvés », trouvait sa consécration, et d'ailleurs il était heureux que cela fût ainsi, car un hôtel aussi vaste soit-il n'est pas en caoutchouc, et il ne peut s'étirer pas plus en largeur qu'en hauteur pour contenir plus de monde qu'il n'en peut accepter.

On ne pourrait pas en dire autant des autobus et surtout du métro, aux heures d'affluence, mais ne nous égarons pas !

Arthème Ladon se présenta au bureau où l'employé le reconnut :

— Ah, bonjour, monsieur... Vous venez pour M. Dorfing ? Je vous avais pourtant dit que...

— Je vous en prie, je ne suis pas sourd ! grommela l'inspecteur.

Quelques personnes dans le voisinage immédiat avaient en effet levé la tête aux glapissements de l'homme au comptoir qui se décida à baisser le ton.

— Je voudrais savoir, reprit Ladon, s'il est revenu lui-même prendre ses bagages ou bien si ceux-ci ont été enlevés durant son absence ? C'est très important...

Il y avait quelque chose d'impératif dans le ton du policier qui déplut à l'autre.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? répliqua l'employé.

— Comment? Mais vous en avez un toupet!

— Et vous alors! De quel droit me posez-vous des questions?

Le ton de la discussion s'était à nouveau élevé. L'inspecteur fit un geste de la main et se pencha au-dessus du comptoir :

— Police, dit-il, persuadé qu'il allait impressionner l'employé.

— Ah? Vous pouvez le prouver? Très bien, monsieur... Que ne l'aviez-vous dit d'abord? Je vais me renseigner...

Arthème apprit que les bagages avaient été enlevés par un homme venu en taxi. Bien entendu, impossible de fournir le moindre signalement. Des taxis, il y en avait des douzaines et des douzaines, dans le cours d'une journée, qui arrivaient au Cosmopolit-Hôtel.

— Ne manquez pas de noter la moindre des choses concernant M. Graham Dorfling et miss Joyce Sheffield! recommanda l'inspecteur.

Il partit en mâchonnant des mots confus. Déjà l'employé s'affairait auprès d'un nouveau voyageur.

Celui-ci, un Américain flanqué de deux valises flamboyantes en peau de porc, s'exprimait en un français si piteux que l'homme vint à son secours et lui adressa la parole dans sa propre langue.

— Aoh! *Splendid*... Vous parlez américain, mon ami!

Il inscrivit son nom : William J. C. Bullpitt. C'était le *Yankee* dans son intégralité. Il ne cessait de mâcher de la gomme et d'exhiber — quoique ce fût bien démodé — des dents en or, dans un sourire de tous les instants. Le type du parvenu new-yorkais venu dépenser quelque argent à Paris, en raison des facilités du change.

Par une étrange fantaisie du hasard, M. William J. C. Bullpitt reçut la chambre 321, c'est-à-dire celle qu'avait habitée M. Dorfling.

Il s'y installa immédiatement et congédia le garçon d'étage.

Après s'être assuré que la porte était bien fermée, il tira les rideaux de velours des fenêtres qui don-

naient sur une autre aile de l'hôtel, et alluma une petite lampe veilleuse sur le bureau.

Dans l'une de ses valises, il y avait un sac plat à fermeture éclair. Dans ce sac, une curieuse combinaison de soie noire comme en portent les gymnastes. Mais le sieur Bullpitt n'était nullement un acrobate de cirque ou de music-hall. Il vérifiait sa « tenue de travail ». Puis il examina un trousseau comprenant divers petits instruments brillants contenus dans une gaine en peau de chamois, et, finalement, remit le tout en place.

M. William J. C. Bullpitt s'appelait de son vrai nom Jack Desly. Il avait choisi ce grotesque pseudonyme qui s'alliait fort bien à l'apparence qu'il s'était donnée.

Personne, pas même son fidèle valet de chambre annamite, ne pouvait reconnaître sous cette barbe rousse en collier et derrière ces lunettes cerclées d'écaille, le visage fin et séduisant du fameux cambrioleur mondain, rat d'hôtel, etc., qu'Arthème Ladon poursuivait de sa rancune tenace et ses impuissants efforts, depuis toujours.

De temps à autre, Jack Desly quittait ainsi son élégant appartement de garçon, aux environs du parc Monceau, pour un voyage qui se résumait en une transformation et un arrêt dans un palace.

Une fois son expédition réussie — et il réussissait toujours — il regagnait tranquillement son intérieur pour combiner un nouveau coup. Jack Desly était un maître en son genre.

Tout à l'heure, au moment d'approcher du bureau de réception, il avait reconnu son vieil adversaire aux prises avec l'employé.

— Très intéressant...

Il avait enregistré dans sa mémoire les noms de Graham Dorsing et Joyce Sheffield. Du moment que l'inspecteur Ladon s'occupait d'eux, c'était pour les défendre... ou les poursuivre, on ne savait jamais. En tout cas, il avait dressé l'oreille.

— Il ne m'en coûtera pas grand'chose de me renseigner, conclut-il.

Son séjour à l'hôtel était prévu pour une huitaine

de jours. Le temps de gagner les bonnes grâces des employés à coups de pourboires et d'établir une réputation d'excentrique inoffensif.

Le lendemain, de l'air le plus candide du monde, il s'accouda devant l'employé chargé de la réception. Tirant deux cigares de La Havane de sa poche, il en offrit un à la mode américaine et coupa d'un coup de dents l'extrémité de l'autre.

— Merci, monsieur Bullpitt... Je fumerai après déjeuner... Impossible en service...

— Mais oui, mon ami, mais oui...

Excellente amorce pour une conversation. Après avoir demandé différents détails sur les meilleures boîtes de nuit, il aiguilla les propos sur autre chose et ce fut très naturellement qu'il s'exclama :

— Ah... Au fait... Est-ce que mon ami Dorling et sa secrétaire miss Sheffield sont arrivés? Je serais ravi de...

— Comme c'est curieux! Vous connaissez M. Dorling? Mais il est déjà reparti... Figurez-vous, monsieur Bullpitt, que...

Et le pseudo-Américain apprit exactement ce qu'il voulait savoir. Il en apprit même davantage. Le fait qu'il occupait la propre chambre de son « ami » lui fit pousser de bruyants éclats de rire.

Il sut également que le « loufoque » — lisez le policier Ladon — se faisait une montagne de soucis parce que ci... parce que ça...

M. Bullpitt parvint à se dégager de son encombrant interlocuteur, grâce à une nouvelle arrivée d'étrangers. Il sortit lentement dans la rue. Il réfléchissait.

Arthème Ladon — il n'hésitait pas à le reconnaître — ne manquait pas de flair. Et du reste, lui-même Desly trouvait étrange l'impossibilité qu'avait rencontrée le policier à se faire recevoir.

— Cette disparition subite donne à méditer, se dit-il. Elle me rappelle celle de Singford, jadis... (1). Et Ladon qui le recherche...

(1) Voir *La valise jaune clair*, par le même auteur, dans la même collection, n° 252.

Il tira une énorme bouffée de son cigare et traversa la rue :

— On dirait, songea-t-il, que ma bonne étoile a l'intention de me mettre quelque chose d'intéressant entre les mains, cette fois encore ! Qu'est-ce que cette histoire peut bien cacher ?

Il se frappa le front :

— Je vais me rendre à la Chambre de Commerce britannique, parbleu ! J'y apprendrai par recoupements ce que fait ce M. Dorfling, dans la vie courante...

Il sifflotait entre ses dents quand il ressortit de ce dernier endroit. Cela se précisait.

— Pierres précieuses... Bon... Facile à reconstituer, maintenant. Le bonhomme est arrivé avec un lot de marchandises sur lui. Et ma foi, on viendrait me dire dans le creux de l'oreille qu'il est séquestré quelque part, que je ne dirais pas que c'est impossible.

Il chercha dans sa mémoire, parmi les nombreux noms qu'il connaissait, l'homme capable d'un coup pareil.

— Ne serait-ce pas Lucien Jeantier, le très estimable « Lulu » ?

Il se rappela une aventure qu'il avait eue et dans laquelle celui-ci avait été mêlé.

— Oui... L'histoire de Deconninck, le courrier du diamantaire hollandais (1)... Ça ne m'étonnerait pas du tout. Je vais voir de ce côté... En attendant, rentrons à l'hôtel...

En passant dans le grand hall, il remarqua l'absence de l'employé, remplacé par un collègue. Sans doute, celui qui l'avait renseigné était-il en congé de vingt-quatre heures. Il s'en assura, sous un prétexte quelconque.

Une fois dans sa chambre, il fit quelques pas et huma l'air autour de lui. Il possédait un sens olfactif extrêmement développé, comme tous les autres sens

(1) Voir *Le Messager du Diamantaire*, par le même auteur, dans la même collection, n° 248.

du reste, car il s'entretenait par un entraînement constant. Pour tout autre que lui, il ne pouvait y avoir rien de particulier dans l'atmosphère.

Et pourtant, il lui semblait qu'il sentait un parfum vague.

— On dirait du cosmétique pour les cheveux...

Il lui semblait connaître cette odeur. Où l'avait-il sentie déjà? Était-ce récemment? Était-ce un vieux souvenir? Il n'aurait pu le préciser, mais le fait était là.

— Quelqu'un a dû passer ici, durant mon absence.

Il ne fit qu'un bond jusqu'à ses bagages et les inspecta minutieusement. Non. Personne n'y avait touché. Les points de repère qu'il avait soin de disposer à chaque fois, dans un cas semblable, étaient intacts. Il se redressa, respirant plus librement.

Un instant, un rire silencieux se dessina sur ses lèvres :

— C'est peut-être le garçon d'étage, après tout! Je deviens bien nerveux... Si cela continue, il faudra que je me soigne!

Mais non cependant, ce n'était pas un domestique. Car il se donna la peine de se renseigner. La réponse fut formelle. Du moment que la chambre était faite chaque matin, il n'y avait aucune raison pour les gens de l'hôtel de pénétrer chez les clients, sauf à la demande expresse de ceux-ci.

Le problème restait entier.

Minutieusement, Jack Desly examina chaque meuble, chaque objet dans la pièce. Il arriva ainsi jusqu'au petit bureau. Tout était rangé comme il l'avait laissé. Ah, pardon... Quelque chose...

Ce meuble comprenait deux tiroirs superposés, possédant la même serrure, et par conséquent une seule clef. Jack se rappelait distinctement avoir laissé cette clef dans la serrure supérieure. Il la retrouvait accrochée au tiroir inférieur.

D'un mouvement doux et lent, il ouvrit. Rien de particulier. Quelques feuilles à en-tête du Cosmopolit-Hôtel, quelques enveloppes et c'était tout. Dans l'autre tiroir, il trouva la même chose.

— C'est tout de même bizarre, murmura-t-il. Qu'est-ce qu'on a bien pu chercher ici ?

Il savait que sa clef de porte était restée accrochée au tableau tout le temps qu'avait duré son absence. Puisque personne parmi le personnel ne s'était introduit et que, d'autre part, il était impossible de prendre cette clef sans attirer l'attention du préposé à sa garde, la conclusion s'offrait, irréfutable :

— C'est un « confrère » qui m'a visité ! Reste à savoir pourquoi il n'a pas touché aux valises.

Le fait prouvait tout au moins une chose, et Jack Desly ne manqua pas d'enregistrer la leçon. C'était qu'il ne fallait jamais laisser à la portée d'un visiteur inconnu des bagages aussi compromettants par leur contenu. Désormais, il ne se séparerait jamais de tout ce qui pouvait dénoncer sa profession.

— Quoique, se dit-il pour s'excuser à ses yeux, j'aie l'impression qu'on en voulait à tout autre chose qu'à ce qui m'appartient.

Le lendemain dans l'après-midi, comme il traversait le grand hall, il dilata les narines. La fameuse odeur de pommade pour les cheveux !

— Celui qui est entré chez moi se trouve ici même, se dit-il immédiatement. Cette fois, je saurai quel est l'homme...

Il y avait pourtant foule. Les allées et venues étaient nombreuses. L'odeur s'amplifiait, se rapprochait, puis diminuait, selon les endroits où se postait le pseudo-Américain.

D'un seul coup, il regarda dans une certaine direction et marcha droit, traversant la salle dallée. Il s'arrêta, prit un air dégagé et alla jusqu'au comptoir où l'on distribuait le courrier, dépassant ainsi le mystérieux personnage ainsi repéré.

— Béni soit celui qui a inventé des parfums aussi affreux, se dit-il gaiement. Je tiens mon fil conducteur et je ne le lâcherai plus. Nous allons voir s'il me cassera dans la main.

III

LE DOUBLE ENLÈVEMENT

Lorsque M. Graham Dorfling avait pénétré dans le taxi qui maraudait nonchalamment, il avait donné l'adresse de l'hôtel et s'était confortablement installé sur les coussins.

Le chauffeur partit docilement dans la direction indiquée, mais bientôt l'Anglais s'étonna de la longueur du trajet et frappa au carreau :

— C'est à cause des sens uniques... grommela l'homme au volant. Et puis, y a des travaux un peu partout. J'suis obligé de faire des détours...

M. Dorfling accepta l'explication. Mais dix minutes s'écoulèrent encore, et il ne reconnaissait nullement l'endroit où il se trouvait. Un soupçon brusque l'envahit et il essaya d'ouvrir les portières.

Impossible ! Elles étaient hermétiquement closes.

De même, les glaces ne pouvaient s'abaisser. Alors, il se mit à tambouriner avec force sur la vitre avant, et au lieu de ralentir, le chauffeur força de vitesse.

Le bruit du moteur couvrait les appels de l'homme qui s'agitait frénétiquement dans sa prison roulante. On dépassa Courbevoie, on franchit La Garenne, Petit-Colombes. Le taxi filait toujours à fond de train.

Il stoppa d'un seul coup. On était dans une sorte de plaine déserte. Au loin, une ligne de chemin de fer. D'un autre côté, un petit bois. La voiture avait quitté la route et cahotait sur un terrain inégal, quand le chauffeur fit gémir ses freins.

Il tourna une clef cachée sous le tablier de bord et sauta à bas de son siège. Les portières étaient libres, à présent. C'était la clef secrète qui commandait leur fermeture.

M. Dorfling vit l'homme manipuler la poignée et se jeta contre l'obstacle qui s'ouvrit. Mais aussitôt, il s'immobilisa.

— Si tu bouges, je te brûle!

Un revolver avait apparu dans la main calleuse du gredin.

Sans quitter sa victime du regard, le chauffeur mit deux doigts de l'autre main dans sa bouche et modula un appel, à deux reprises.

Le même coup de sifflet lui répondit au lointain.

— Allons, rentre là-dedans! ordonna l'homme au vieillard.

Et comme M. Dorfling n'obéissait pas assez vite, il se jeta sur lui. Un coup de crosse sur la tête, et ce ne fut plus qu'un corps inanimé qu'il rejeta au fond de la voiture.

Il ramena l'auto sur la route et s'arrêta devant une villa banlieusarde de modeste apparence. Un petit jardinet maigre, des murs couverts de tessons de bouteilles, un étage.

L'homme qui avait répondu au signal sortit en entendant l'arrivée du taxi.

— Il a été sage? demanda-t-il.

— Bah... L'a bien été obligé...

L'autre jeta un coup d'œil à l'intérieur et sur-sauta :

— Tu ne l'as pas blessé gravement, au moins?

— T'en fais pas... Il a le crâne dur...

Le premier manifesta un mécontentement visible :

— Écoute, Dédé, c'est très joli tout ça, mais un jour, tu nous mettras une sale affaire sur les bras, avec ta manie de cogner!

Le chauffeur resta silencieux. Il avait ramassé la forme immobile et, ainsi chargé, traversa vivement la route pour disparaître dans la maison.

Ligoté et bâillonné, M. Dorfling, qui n'avait toujours pas repris connaissance, fut déposé dans une pièce sommairement meublée et enfermé à double tour.

— A l'autre, maintenant... A la donzelle! ricana le chauffeur.

— Oui... Mais cette fois je t'accompagne...

Il était alors sept heures passées. Miss Joyce attendait toujours le retour de son patron. Le téléphone l'appela :

— Allô ? Miss Sheffield ?

— Oui... Qui me parle ?

— Je vous appelle de la part de M. Dorfling... Il est allé à la Sûreté nationale. En sortant, il a rencontré des amis et il dîne avec eux ce soir... Il m'a chargé de venir vous prendre en voiture, car vous êtes invitée également...

La conversation avait lieu en anglais. Miss Joyce demanda :

— Pourquoi ne m'appelle-t-il pas lui-même à l'appareil ?

— Oui, évidemment, miss... Mais voici quatre fois qu'il demande le Cosmopolit-Hôtel sans succès. Je me suis offert à le remplacer et j'ai été plus heureux...

C'était dit sur un ton fort aisé, avec bonne humeur. Miss Sheffield s'y laissa prendre. Quand elle traversa le hall pour joindre l'homme qui se présentait à elle, la fatalité voulut que l'employé à la réception fût plongé dans un travail absorbant. De sorte qu'il ne vit même pas passer la jeune fille.

Et qu'Arthème Ladon devait, plus tard, être frustré de ce renseignement de grave importance.

Ce ne fut qu'un jeu d'enfant, ensuite, de maîtriser la prisonnière et l'amener dans la sinistre petite maison.

— Dans une autre pièce, surtout ! recommanda à voix basse celui qui paraissait mener le jeu. Il faut que chacun ignore ce que l'autre est devenu...

Leur besogne accomplie, les deux canailles se réunirent dans la salle à manger pour discuter de la conduite à tenir :

— Dans vingt-quatre heures, les bagages, hein !

— Entendu... Tu crois que les *dîams* (diamants) sont enfermés dans les valises ?

— En tous cas, ils ne les ont pas sur eux... Je m'en suis assuré.

Trois jours s'écoulèrent... Les captifs étaient nourris à grand renfort de conserves. Ils se trouvaient cependant dans un état pitoyable. Leurs geôliers

avaient consenti à leur accorder deux heures de liberté de mouvements par jour, pour éviter l'ankylose et le risque de maladie, mais rigoureusement, après les quelques exercices obligatoires qu'ils leur imposaient, ils ligotaient derechef leur double poignet.

Jusqu'alors, M. Dorfing ignorait ce qu'était devenue sa secrétaire, et celle-ci était désespérée à la pensée de ce que devait imaginer son patron.

Quand les bandits furent bien convaincus que les pierres précieuses ne se trouvaient nulle part, ils entrèrent dans une fureur terrible. Toute une après-midi, on entendit leurs éclats de voix dans la maison.

Vers le soir, le chef entra dans la pièce où se tenait affalé M. Dorfing.

— Tu vas nous dire où tu as caché les pierres!

Pas de réponse. Le vieillard ne semblait pas même avoir entendu.

L'homme s'approcha et gronda :

— Je t'accorde un dernier délai de vingt-quatre heures... Compris? Et si tu ne parles pas, je te laisserai crever de faim...

— Je n'ai pas de diamants... Je n'en ai jamais eu...

— Ha! ha! A d'autres!... Tu nous crois donc des novices? Il y a assez longtemps qu'on te surveille... Quand tu as débarqué à Paris tu as cru très fort de te séparer de ta mijaurée pour diviser les filatures, mais on t'a eu quand même...

Le vieillard ferma les yeux et se tourna de côté.

— Vous pouvez me laisser mourir de faim, articula-t-il avec fermeté. Miss Sheffield saura me venger...

Le misérable se tint les côtes :

— Eh bien, tu peux te faire le deuil de cette illusion... Elle est prise aussi et dans le même état que toi...

— Ce n'est pas vrai!

— Ah? Eh bien tu vas voir!

Il sortit sur le palier, poussa brutalement la porte opposée et redressa la jeune fille qui frissonna d'horreur sous les mains du bandit. L'autre la poussa avec des jurons.

Miss Joyce, les yeux agrandis, vit l'homme étendu

et poussa un cri, à la fois de douleur et d'affection :
— Monsieur Dorfing... Vous ici ! Mon Dieu, ces lâches ont tout osé !

Sur les joues creuses du pauvre homme, des larmes roulèrent, sinuant à travers la barbe inculte de plusieurs jours.

Il sentit que c'en était fait. Tant qu'il avait cru la jeune fille hors d'atteinte de ces misérables, il avait tenu bon, dans l'espoir problématique d'une délivrance.

Mais à présent, il la voyait aux mains de ces brutes capables de tout. S'il avait tout enduré pour son propre compte, il ne se reconnaissait pas le droit de faire souffrir une innocente.

L'homme épiait son visage et semblait lire ce qui se passait en lui. Il ricana :

— Tu vois que je suis le plus fort... Allons, révèle la cachette des diamants, et tu seras libre... Elle aussi...

Miss Joyce, éperdue, s'exclama :

— Non, non... Ne parlez pas, monsieur Dorfing, ne parlez pas !

Le malheureux était en proie à une lutte ardente.

— Ma pauvre petite, murmura-t-il d'une voix brisée, je ne puis vous laisser aux mains de ces misérables qui...

— J'accepte tout, monsieur Dorfing... Ne parlez pas... Vous seriez à la fois déshonoré et ruiné...

Le bandit eut l'impression subite que l'héroïque jeune fille allait l'emporter. Il lui assena un violent coup de poing sur la nuque en hurlant :

— Tu vas te taire, toi, espèce de prétentieuse !

Le visage enflammé, M. Dorfing cria :

— Brute ! Brute infâme ! S'il lui arrive la moindre des choses, vous le paierez, je vous le jure...

L'homme était exaspéré. Il voyait rouge. Il était prêt aux pires extrémités. Lui d'habitude si prudent, si soucieux de ne jamais s'égarer sur la voie du crime, avait perdu le contrôle de lui-même, et la minute qui venait s'annonçait terrible.

Il empoigna le cou de la malheureuse qui commença de râler, les yeux vacillants :

— Je serre, entends-tu, je serre! Parle, vieux fou, ou je la tue sous tes propres yeux!

Le malheureux sentit un vertige s'emparer de lui, Ses tempes bourdonnèrent, des flammes rouges dansèrent devant ses yeux. Il allait s'évanouir. Réunissant ses dernières forces, il balbutia :

— Le meuble... Le meuble... Hôtel... Ah!

Il se raidit en arrière et ne bougea plus. La rage de meurtre avait abandonné l'homme. Il lâcha la jeune fille qui tomba sur le plancher, haletante, à demi suffoquée par les doigts nouveaux.

Courant à la cuisine, il en ramena un récipient rempli d'eau froide dont il inonda le prisonnier. Il frappa M. Dorfling à grands coups de serviette humide. Il le frictionna.

S'accroupissant sur le sol, il écouta les battements du cœur. La sueur froide qui l'avait envahi cessa de couler. Oui, l'homme vivait. Le misérable venait de passer par des transes sérieuses.

Il regarda autour de lui. Miss Joyce immobile, les yeux fixes, l'observait sans mot dire. Il haussa les épaules, et d'un ton étrangement radouci, il articula :

— Allons... Debout... Je vais vous détacher les chevilles...

Il l'aïda à regagner la pièce qui lui servait de prison.

Soudain, il s'arrêta et une peur irraisonnée lui glaça les moelles. Un rire macabre, d'un ton lugubre et sourd, puis qui montait en s'enflant jusqu'aux notes les plus hautes, avait éclaté.

Il se jeta dans la chambre d'où provenait la voix et resta immobile, les yeux rivés au malheureux qui se trouvait sur le sol.

— Ha! Ha! Ha!... reprenait sans arrêt M. Dorfling.

Le vicillard était revenu à lui, mais il avait perdu la raison.

Il était temps que le chauffeur de taxi revint pour tenir compagnie à son chef, sans quoi l'autre aurait abandonné la place.

La présence du complice fouetta le misérable. Une longue rasade de rhum fit le reste.

Il expliqua cyniquement ce qui s'était passé et ajouta :

— En tous cas, je crois savoir où sont les diams!

— Oh! Tu en es sûr?

— Il a parlé d'un meuble... Ça doit être dans la chambre qu'il habitait à l'hôtel...

— Alors? On fait le nécessaire?

— Et alors! Seulement... Pourvu qu'elle ne soit pas encore louée à un autre! Dès demain, faudra se mettre en campagne.

IV

JACK DESLY TROUVE UNE PISTE

Arthème Ladon trouvait l'affaire de plus en plus incompréhensible. D'une part, s'il fallait s'en tenir à certains renseignements, il n'y avait absolument rien qui sortît de l'ordinaire. De l'autre, tout concourait à lui faire pressentir un mystère.

En effet, il avait d'abord reçu la visite d'un grand bijoutier parisien, M. Ducas, dirigé sur lui par son chef, à la Sûreté nationale. Ce M. Ducas lui avait tenu le langage suivant :

— Il y a environ quinze jours, j'ai été avisé par M. Dolling, négociant en pierres précieuses, à Londres, de son arrivée prochaine à Paris pour me confier une besogne de qualité...

— Et vous ne l'avez jamais vu?

— Non. Il devrait être là pourtant.

— Vous le connaissez bien?

— C'est-à-dire que je n'ai jamais eu l'occasion de le voir. Mais nous avons fait de nombreuses affaires ensemble déjà par correspondance. Sa venue, cette fois, était motivée par l'importance du lot de pierres précieuses qu'il doit m'apporter.

— Quelle valeur? demanda Ladon.

— Dix mille livres sterling environ, soit un peu plus d'un million de francs. C'est une somme coquette...

L'inspecteur jugea inutile de révéler qu'il savait déjà que le joaillier anglais était venu à Paris. Il se contenta de conseiller à M. Ducas d'écrire à Londres pour demander des nouvelles.

La réponse avait été rassurante en quelque sorte. On faisait savoir, de la capitale britannique, que M. Dorling se trouvait effectivement en France et qu'on avait même reçu, tout récemment, une lettre signée de sa secrétaire annonçant que son patron avait décidé de prolonger son séjour d'un bon mois.

L'inspecteur avait donc reconduit son visiteur en lui recommandant d'attendre; tout simplement.

Mais à peine M. Ducas avait-il disparu que Ladon se précipita chez son chef pour lui exposer le cas :

— J'estime, monsieur le directeur, dit-il, qu'il faut tirer la chose au clair, et vous demanderai de bien vouloir obtenir de Scotland Yard qu'on nous fasse parvenir cette fameuse lettre de miss Joyce Sheffield. Peut-être pourrons-nous?...

— Pourrons-nous quoi?

— Déterminer si, vraiment, cette communication est authentique.

— Et vous êtes persuadé, Ladon, qu'il y a quelque manigance là-dessous? J'admets que vous soyez un excellent policier, mais ici, je crains que vous ne vous laissiez influencer par toute cette littérature à la mode où il n'est question que de criminels et de détectives...

— Je vous assure, monsieur le directeur, commença Ladon de son air toujours funèbre.

— Bon, bon... Nous verrons bien.

La lettre parvint entre les mains de l'inspecteur. Il avait fallu agir avec adresse pour ne pas susciter d'inquiétudes dans la famille de M. Dorling, ni dans sa maison de commerce. Car si l'on a recours à la police dès qu'on en a besoin, on est facilement enclin à la critiquer, voire la railler, lorsqu'elle se lance dans des recherches que rien ne justifie. Rien... sinon

des impondérables, comme c'était le cas actuellement.

Arthème Ladon commença par constater qu'elle avait été écrite sur du papier à en-tête du Cosmopolit-Hôtel. Tapée à la machine et signée de la main de miss Joyce Sheffield.

Il ne comprenait pas l'anglais, mais s'était fait traduire le texte qui était tout à fait normal.

Cette signature était-elle imitée? Peut-être. Mais alors, fort bien contrefaite, car à Londres, on n'avait pas hésité à la reconnaître, on n'avait certainement pas eu l'idée de la contester.

Les yeux d'épervier de l'inspecteur brillèrent :

— La date! murmura-t-il... La date.

La lettre était partie de Paris quatre jours auparavant. La maison Dorfing avait l'habitude que Ladon jugea excellente au possible, d'épingler les enveloppes à toute missive reçue, de sorte que le cachet postal du bureau parisien était décisif, quant à la mise à la boîte.

— Or, monologua l'inspecteur, M. Dorfing était bel et bien parti de l'hôtel à ce moment-là.

Il s'en fut triomphalement informer son directeur de sa découverte, mais ce dernier jeta une douche froide sur cet enthousiasme :

— Cela ne prouve rien!

— Mais... Mais...

— Voyons, Ladon, rien n'empêchait M. Dorfing d'emporter du papier à lettres de l'hôtel. Vous devriez savoir que c'est une manie chez certaines gens pour qui il n'existe pas de petites économies. C'est un genre de « resquille » assez répandu.

Le pauvre Arthème allongea le nez, ce qui le rendit encore plus remarquable. Son supérieur reprit :

— Pourquoi voulez-vous à toute force qu'il s'agisse d'une disparition? A quoi rimerait cette lettre, selon vous?

— Pour rassurer les gens, là-bas, qui risqueraient de s'inquiéter, s'ils se trouvaient sans nouvelles!

— Alors, reprit le directeur d'un ton péremptoire, on aurait pris la précaution de signer du nom de Dorfing lui-même...

Arthème Ladon se retira. Il n'était nullement convaincu. D'un naturel obstiné, il s'accrochait à son hypothèse et se promit de continuer tout seul ses investigations, sans plus en parler à personne, puisque c'était ainsi.

*
**

Jack Desly, *alias* William J. C. Bullpitt, était en train de faire sa toilette matinale, ce qui lui demandait un certain temps, en raison du maquillage qu'il avait adopté.

Vint le moment de boutonner son faux col. Cette opération n'est jamais agréable et tous mes lecteurs en conviendront avec moi. On n'a jamais rien inventé de mieux comme supplice chinois pour les ongles. Desly poussa un juron étouffé et secoua la main.

Il venait de se casser celui de l'index.

— Et ce satané bouton de faux col qui a disparu!

C'était fatal. Le geste qu'il avait fait avait résulté en l'envoi du petit objet de torture aux cinq cents diables.

— Et naturellement, pas de bouton de rechange...

Il pouvait sonner, on en aurait apporté un autre sur l'instant. Mais il eut un accès de rage subite :

— Toi je t'aurai! Sale bouton de faux col!

A quatre pattes dans la chambre, il se mit à chercher sous les meubles avec sa lampe électrique. Il arriva au petit guéridon qui laissait un espace très étroit entre sa masse et le parquet.

Victoire. Le bouton était coincé dessous. Il se releva, déplaça le meuble... et ouvrit les yeux de surprise.

— Tiens?... Un portefeuille?...

Il aurait pu épiloguer sur la manière dont on fait les chambres même dans un palace. Une fine couche de poussière grise se révélait à l'endroit où s'était trouvé le guéridon, preuve qu'on ne s'inquiétait pas de balayer en dessous, mais il n'y pensa guère, tout occupé à examiner sa trouvaille.

C'était un porte-cartes en cuir de Russie, extra-plat, ce qui donnait à comprendre comment il avait trouvé une cachette.

A l'intérieur, divers papiers sans importance, accompagnés de quelques cartes de visite au nom de M. Graham Dorfling, Hatton Garden, Londres. Jack le mit dans sa poche et acheva de s'habiller.

Quelque chose l'intriguait. Comment M. Dorfling avait-il pu perdre son porte-cartes?... Un bouton de faux-col, passe, mais pas un objet pareil.

Et pourquoi ne s'en était-il pas inquiété?...

— Parce que, se répondit-il, il est dans l'impossibilité de donner signe de vie et que...

Une pensée subite l'envahit et il reprit le porte-cartes.

— Serait-ce par hasard « ça » que l'inconnu aux cheveux trop pommadés était venu chercher chez moi?...

Il en détailla le contenu plus attentivement et resta perplexe. Rien d'intéressant, rien qui méritât le risque couru de se faire surprendre. Les cartes de visite remarquées précédemment, le billet de retour par avion, une ou deux autres paperasses...

Mais pas le moindre billet de banque.

— J'eusse compris, marmotta-t-il, s'il s'était agi d'un portefeuille bien gonflé... Baste, ne nous hypnotisons pas.

Il descendit annoncer au bureau qu'il s'en allait pour quelques jours en Italie et donna ordre de faire transporter ses valises à la gare de Lyon.

Ses plans étaient changés. Il avait décidé de s'attaquer à quelque problème plus vaste que l'excursion nocturne dans les couloirs du Cosmopolit-Hôtel projetée au début.

Il adorait la difficulté et ce n'était seulement que lorsqu'il n'avait pas d'aventure en train qu'il se résignait à des opérations sans envergure. Le « mystère Dorfling », comme il l'avait baptisé, commençait à le passionner au plus haut point.

Comme à l'habitude dans les cas analogues, il prit soin de bien donner l'impression d'un départ. Une fois à la gare de Lyon, ses valises furent dirigées sur

la consigne. Puis, dans un petit hôtel de modeste apparence, celui-là même qui lui avait permis de se transformer en Américain burlesque, il reprit son aspect primitif, afin de pouvoir regagner son domicile sans encombre.

Car il fallait toujours compter avec une surveillance possible des gens d'Arthème Ladon. Son ennemi particulier en était encore à chercher quelque chose d'officiellement suspect dans sa vie.

Jack avait l'habitude de payer sans discuter, une semaine à l'avance, même s'il ne prenait une chambre que pour quelques heures. On ferme toujours les yeux sur les allées et venues des clients, dans les hôtels qui tirent le plus clair de leurs revenus, de petites et parfois de grandes compromissions...

Nan-Dhuoc, son valet de chambre annamite ne manifesta aucune surprise de cette rentrée sans tambour ni trompette.

— Prépare le costume des filatures, ordonna son maître.

C'était ainsi que Jack Desly appelait les vêtements qu'il destinait aux occasions où il était nécessaire de passer inaperçu.

Il quitta son appartement vers le soir, habillé en modeste employé de commerce, lorgnon sur le nez et allure un peu voûtée comme ceux qui se penchent toute la journée sur des écritures.

Il débarqua du métro à la station « Opéra » et se dirigea vers la rue Auber. Se postant en face de la sortie du Cosmopolit-Hôtel, il parut s'absorber dans la contemplation des affiches artistiques qui ornaient la vitrine d'une agence de voyages.

Une heure plus tard, il voyait sortir le personnage qu'il désirait filer, celui-là même dont il cherchait à comprendre la visite dans la chambre de M. Bullpitt et qu'il avait repéré dans le hall, parmi la foule, quelques jours auparavant.

Il le suivit avec son adresse prodigieuse, sans susciter la moindre défiance. L'homme se rendait à Montmartre. Bientôt, ils furent, toujours l'un derrière l'autre, sur le boulevard de Clichy.

Brusquement, l'autre tourna dans une petite ruelle

et Jack ne put faire autrement que poursuivre son chemin.

Il avait pressenti la manœuvre. En effet, l'homme suivi s'était arrêté net, avait attendu quelques instants, et repartait maintenant dans une direction opposée.

Jack, caché dans l'encoignure d'une porte, avait assisté à ce petit jeu stratégique et souri largement.

— Toi, tu viens de te vendre, dit-il mentalement, à l'adresse de son gibier. Tu te crois très habile et tu prouves tout juste le contraire...

Le raisonnement de Desly était rempli de subtilité. Il savait que son bonhomme n'avait pas éventé la surveillance dont il était l'objet, mais avait accompli cette volte-face par mesure de précaution. Or, rien n'était plus révélateur de sa crainte d'être suivi!

Evidemment, la chose devenait désormais risquée, car recommencer à courir sur les traces de l'autre était se trahir. Mais Jack savait pertinemment où se rendait l'homme.

— Il va droit au quartier général de Lucien Jeantier...

Ce Jeantier était un gredin spécialisé dans les vols de diamants et pierres précieuses. Sa manière différait du tout au tout de celle de Jack Desly. Autant l'un employait ses talents à tout faire avec élégance, en multipliant le mystère autour de lui, autant l'autre allait droit au but. Jeantier, certes, était habile et ne négligeait pas de couvrir ses traces, mais on pouvait dire de lui que c'était un cheval de labour, comparé au pur sang, Jack Desly.

Notre pseudo-employé sauta dans un autobus qui passait. Il avait l'intention de battre l'adversaire de vitesse.

En effet, il se trouvait depuis un bon moment au comptoir d'un débit de vins, lorsqu'il vit passer l'homme qui traversa la salle et monta directement au premier étage.

V

LES ÉPREUVES, DE M. DORFING

Un coup de téléphone pour le Directeur de la Sûreté Nationale.

— Allo? Monsieur le Directeur? Excusez-moi de vous déranger... Ici, le commissaire de police d'Argenteuil...

Le haut fonctionnaire écouta. Le secrétaire particulier qui venait d'entrer à ce moment, apportant des papiers à signer, le vit donner les signes de la plus grande stupéfaction. C'était des : Hein? Vous dites? Pas possible! Non! Oui! En effet!... Je n'en reviens pas! Bien... Bien... Oui... Entendu... Oui, je m'en occupe tout de suite... Merci... Oui, tout de suite...

Il raccrocha et se renversa en arrière dans son fauteuil pour rassembler ses esprits.

Ainsi, ce bougre d'Arthème Ladon avait vu juste. L'information passée par le commissaire de police d'Argenteuil était, à proprement parler, renversante.

Au petit jour, une ronde d'agents avait trouvé dans l'embrasure d'une porte, affalé sur une marche, un vieux bonhomme d'aspect minable, qui dormait à poings fermés. A première vue, un vagabond, un clochard. Ils l'avaient secoué?

— Vous avez des papiers?...

L'homme avait répondu avec un fort accent anglais qu'il désirait être conduit sur-le-champ devant le commissaire. C'était déjà chose étrange, car d'habitude les miséreux ne tiennent aucunement à faire des déclarations à la police.

Les agents l'examinèrent. Il avait le regard fiévreux, les joues creuses et couvertes de poils blancs, hirsutes. Ses vêtements, deuxième chose bizarre,

n'étaient pas en loques. Au contraire, leur coupe se révélait excellente.

Seulement ils étaient fripés au delà de toute expression comme si l'homme avait vécu plusieurs jours sans les quitter.

Son linge se remarquait également par le même état; il manquait totalement de fraîcheur.

Pas de papiers. Mais le vieillard insistait pour être entendu le plus tôt possible. Il avait des déclarations très importantes à faire, disait-il. Et très urgentes.

Les agents avaient commencé par l'enfermer au violon, persuadés qu'il avait trop bu et que quelques heures de solitude entre quatre murs lui seraient profitables. Ce n'était qu'assez tard dans l'après-midi qu'ils avaient mis le commissaire au courant. Pour être exact, vers cinq heures. A la reprise de leur service de nuit qui commençait à ce moment-là.

Entre temps, la brigade de jour, informée qu'il y avait là un « vieux poivrot », ne s'en était nullement souciée, autrement que pour lui donner sa nourriture aux heures réglementaires.

Amené devant l'homme qu'il réclamait à cor et à cri, le prisonnier avait raconté une histoire qui, à première réflexion, semblait issue, en effet, d'un homme ivre.

Il avait parlé d'un enlèvement, puis d'une séquestration. Il affirmait qu'il lui avait fallu jouer la folie pour réussir à obtenir un relâchement de surveillance qui, finalement, lui avait permis de s'enfuir au moment où ses geoliers, ayant quitté la maison, il y était resté seul, en compagnie d'une jeune fille.

Car il y avait aussi une jeune fille, séquestrée comme lui!

On imagine l'impression qu'avait dû recevoir le commissaire de ce récit abracadabrant, et pourtant véridique en tous points.

Son premier mouvement avait été de croire que le bonhomme ne simulait nullement, mais se trouvait bel et bien fou. C'était un cas à signaler à l'infirmerie spéciale du dépôt.

Mais alors, l'autre, se rendant compte de ce que sa situation révélait d'in vraisemblable, avait donné des précisions étonnantes.

Bref, peu à peu, le commissaire, ébranlé, s'était décidé à téléphoner à la Sûreté Nationale pour s'assurer si vraiment le Directeur connaissait ce nom de Graham Dorfling, celui de miss Joyce Sheffield, et voici comment, Arthème Ladon, avec un rugissement intérieur de triomphe, apprit que ses théories se confirmaient point par point.

Il roulait maintenant vers Argenteuil, impatient de se trouver, enfin, face à face, avec l'homme qui venait d'être retrouvé.

La conversation eut lieu dans le bureau du commissaire.

M. Dorfling était brisé, physiquement et moralement. Le séjour qu'il avait été obligé de subir, les angoisses par où il avait passé... Encore, maintenant, sa voix chevrotait.

— Il faut délivrer miss Joyce, dit-il.

— Pourquoi ne vous a-t-elle pas suivi?...

— Je me suis évadé dans l'obscurité, expliqua le vieillard. J'ignorais la pièce dans laquelle elle était enfermée. La pauvre enfant dormait, sans doute. Je n'avais qu'une hâte, celle de fuir... J'espérais rencontrer des gendarmes, la police, quelqu'un à ramener avec moi... J'avais couru droit aux lumières que je voyais dans le lointain, et puis, à bout de forces, je me suis laissé tomber devant une porte... Mais, maintenant, il n'y a plus de temps à perdre.

Ladon demanda encore quelques renseignements.

— Les bandits abandonnent la maison, chaque nuit?

— C'est à présumer, car après nous avoir enfermés, chacun, dans notre chambre, à double tour, ils disparaissent jusqu'au milieu de la journée suivante. C'est alors qu'ils apportent une maigre pitance...

Dorfling expliqua que, depuis vingt-quatre heures qu'on le croyait fou, on l'avait laissé vaquer dans une liberté relative, à travers la maison. C'est ce qui lui avait permis de s'évader...

— Pouvez-vous nous conduire à cette maison?...

Le vieillard hocha négativement la tête.

— Je me sens incapable de retrouver mon chemin, hélas!... Mais vous la retrouverez sûrement. C'est dans un grand terrain vague...

Ladon écouta attentivement et murmura :

— Sans doute du côté du Val Notre-Dame...

Il étudia un plan qui se trouvait au mur. Le bois auquel M. Dorling faisait allusion était probablement celui des Sablons. Tout de suite, derrière, on voyait la ligne du chemin de fer d'Argenteuil.

— Nous opérerons demain, décida le policier, de manière à trouver les oiseaux de proie au nid...



La maisonnette offrait une apparence de complet abandon. D'accord avec le commissaire, l'inspecteur de la Sûreté avait fait dissimuler, aux alentours, des hommes sûrs, de manière à cueillir les bandits qui ne manqueraient pas de fuir, dès son apparition.

Or, quand il se présenta à la grille du jardinet, il eut l'impression qu'il n'y avait âme qui vive. Après un instant, il traversa le terrain herbeux et monta le perron. Pas de sonnette. Il frappa et attendit. Aucune réponse.

Il essaya le bouton de porte qui n'opposa aucune difficulté. Le revolver au poing, il s'élança en clamant :

— Haut les mains, là-dedans! Que personne ne bouge! Policel!

Mais il en fut pour ses frais d'éloquence. Aucune réaction n'eut lieu, et pour cause... personne, absolument personne.

Il parcourut l'habitation du haut en bas et ne put que se convaincre de cet état de choses : les oiseaux s'étaient envolés.

— Ils ont emmené leur prisonnière avec eux!

C'était malheureusement exact. Miss Joyce Sheffield était introuvable. Tout ce qu'il découvrit, ce fut quelques valises ouvertes et dont le contenu se trouvait répandu pêle-mêle dans la cuisine,

M. Dorfing reconnut ses bagages et soupira douloureusement :

— Ceux de ma secrétaire ont été emportés, annonça-t-il.

Tout était à recommencer en ce qui concernait la jeune fille. On n'avait aucune piste. Si encore, M. Dorfing avait pu annoter le numéro du taxi truqué qui l'avait amené! Mais comment aurait-il imaginé, en le hélant, dans une rue paisible de Paris, qu'il se jetait dans la gueule du loup!

On tint un petit conseil de guerre. Arthème Ladon proposa une expérience, somme toute ingénieuse.

— M. Dorfing va se représenter au Cosmopolit-Hôtel, comme s'il rentrait d'un voyage à travers la France, déclara-t-il, et je veux être pendu s'il ne reçoit pas de nouvelles — indirectes, évidemment — de miss Joyce.

— Oh, c'était bien mon intention! dit l'Anglais. J'ai la plus grande hâte à me retrouver là-bas pour de multiples raisons.

Dans la soirée, revêtu d'un complet irréprochable, rasé de frais, le négociant de Londres fit son apparition à l'hôtel. L'employé à la réception lui adressa le sourire stéréotype professionnel destiné à tout client, et s'informa aimablement s'il avait fait une bonne traversée, supposant qu'il arrivait de Londres.

M. Dorfing était préoccupé.

— Vous souvenez-vous de la chambre que j'avais prise, la dernière fois? demanda-t-il avec une petite oppression dans la voix.

— Certainement, monsieur... Le temps de consulter mes fiches. Ce n'est pas si vieux...

Il annonça d'un ton neutre :

— Le numéro 321, M. Dorfing.

— Et... et, cette chambre est libre?...

— Parfaitement. Vous la désirez encore? Elle est très bien, n'est-ce pas... Voilà qui est fait... Le 321...

L'Anglais se tourna vers le coin des ascenseurs, fit mine de s'élancer, puis se ravisa :

— Ah... Quelque chose encore... Durant mon... heu... mon absence, personne n'a habité cette pièce, j'espère?...

— Mais si, monsieur Dorfling... Elle a été louée quelques jours...

— B... bien... M... merci...

M. Dorfling balbutia ces derniers mots avec effort et s'engouffra dans l'étroit réduit qui le mena d'un bond au deuxième étage.

Il fit déposer ses valises et congédia le domestique avec une fièvre qui lui couvrait les mains et le visage de moiteur.

Aussitôt seul, il se jeta sur le guéridon et le repoussa. Puis il s'accroupit à quatre pattes. Un gémissement lui échappa.

Son dernier espoir venait de s'évanouir. Le porte-cartes avait disparu... Il se releva et se pressa le front à deux mains.

— Tout ce que j'ai enduré n'a servi à rien, murmura-t-il d'une voix sourde. Ah, les misérables!

VI

LES MYSTÈRES D'UNE CHAMBRE D'HOTEL

Il nous faut, maintenant, revenir en arrière, de vingt-quatre heures, pour situer différents événements qui s'étaient déroulés parallèlement à ceux-ci. Après avoir acquis la certitude que l'homme qu'il avait filé était bien venu rejoindre la bande à « Lulu » Jeantier, Jack Desly était rentré chez lui, ruminant son plan d'action.

Dès le lendemain — qui était le jour où M. Dorfling essayait de convaincre de sa sincérité les agents de police d'Argenteuil — un ouvrier chargé d'une sacoche se présentait au patron du débit de vins montmartrois. Sa casquette ornée d'un insigne indiquait ses fonctions :

— Bonjour, la compagnie... Je viens pour l'électrécité...

Le bistrot reposa le verre qu'il était en train d'essuyer et avança un muffle de bouledogue au-dessus du comptoir d'étain.

— J'ai d'mandé personne, grommela-t-il. Tout marche bien.....

— Oui, oui, c'est entendu... Mais la Compagnie, all' a décidé une inspection des fils, du compteur, de tout le fourbi, quoi... Rassurez-vous, ça ne vous coûtera pas un radis...

— Ah, si c'est comme ça, c'est différent...

L'ouvrier suivit le patron à travers l'établissement. Puis, après force tripotages, il demanda :

— Y a pas d'chambres, là-haut ?

— Mais oui... On fait hôtel, quand ça s'trouve... Venez par ici...

Les marches de l'escalier geignirent sous leurs pas. Jack Desly — car c'était lui qui avait endossé cette nouvelle personnalité — continua ses expertises, décrochant une lampe ici, vérifiant une douille ailleurs, d'un air remarquablement entendu.

Il y avait trois chambres et une sorte de cabinet particulier, sans grande originalité, qui devait servir à des aventures galantes, proportionnées à l'endroit.

Comment savoir où se réunissaient les malfaiteurs ? Jack Desly trouva sans peine.

— Hum ! fit-il d'un air doctoral, ici, faudrait que je revienne ce soir, aux lumières... Impossible de me rendre compte en plein jour.

— Impossible... J'ai une réunion de société... C'est des bons clients... Y viennent tous les soirs, en ce moment... J'peux pas les déranger...

Jack se gratta la nuque d'un geste embarrassé. Mais, intérieurement, il était ravi.

— Pan dans le mille, du premier coup !

Il marmonna quelque chose de confus, puis, tout haut :

— Bon... Mais alors, va falloir que j'travail... J'en ai pour un bon quart d'heure au moins...

— Ah, dites donc, je vous laisse seul... On me réclame en bas...

Mais bien sûr ! Jack Desly ne désirait pas autre

chose. A peine le patron fut-il dans la salle du rez-de-chaussée, qu'il souleva, avec précaution, le tablier de la cheminée et se mit à forer, avec rapidité, un trou qui communiquait avec la pièce voisine.

Le trou était minuscule, mais suffisant pour laisser passer le fil qu'il y introduisit. En quelques minutes, l'installation du microphone, miniature qu'il avait apporté, fut au point. Il rabattit le tablier de fer avec la même habileté.

En juillet, on ne fait pas de feu. Il n'avait rien à craindre.

Penché au-dessus de la rampe, il cria à la cantonade :

— Voilà, c'est bientôt fait!

— Ça va... Prenez votre temps!

Il s'introduisit aussitôt dans la pièce adjacente et dissimula le fil, après y avoir adapté tout ce qu'il fallait pour recevoir deux écouteurs portatifs.

Il sifflotait gaiement en rangeant ses outils. En passant devant le comptoir, il interpella le patron :

— Alors, on boit le coup?...

La porte de la rue s'ouvrit et un individu aux pommettes saillantes au teint jaune, aux yeux bridés, fit son apparition. Jack Desly avait son verre en main. Il le déposa aussitôt pour allumer une cigarette qu'il portait derrière l'oreille. Ouvrant sa boîte d'allumettes, il eut un geste maladroit et la laissa tomber.

— Ça c'est rigolo... Il ne me reste plus que deux allumette ... Plus que deux... répéta-t-il.

Mais fort heureusement pour lui, personne ne se préoccupe de vérifier car on se serait demandé alors, à quoi rimait ce mensonge...

Il acheva son verre, paya et quitta la place. Le Jaune — Japonais, Chinois ou Annamite, peu importe — demanda une chambre à louer.

Après les avoir visitées toutes les trois, il arrêta son choix sur le numéro deux. Ce fut en vain que le patron tenta de l'en dissuader, affirmant qu'elle était plus chère, mais il insista avec un sourire mielleux :

— Le lit est bon... Je suis très fatigué, le soir... Je paierai le prix... Je paie même tout de suite.

— Mais puisque je vous dis qu'à côté, on fait du bruit jusqu'à minuit passé... C'est des clients qui viennent jouer aux cartes...

— Une fois que je dors, rien ne me dérange... Je me coucherai de bonne heure...

Ma foi, le patron n'insista plus. Il en serait quitte pour prévenir les copains de la présence de cette tête de citron. Ils parleraient discrètement, voilà tout.

Il était à peine dix heures et demie, lorsque le client jaune s'enferma dans sa chambre. Un tour de clef à la serrure. Puis, il s'agenouilla près de la cheminée et prépara le microphone.

Nan-Dhuoc avait parfaitement compris les indications de son maître. Tout avait été prévu de manière que personne ne vînt aveuglément se jeter en travers de la combinaison de Jack Desly.

Il guetta avec la patience légendaire des Asiatiques. Finalement, il entendit le bruit des pas qui circulaient à côté. Vite, les écouteurs aux oreilles...

Les hommes parlaient à voix basse, mais rien de ce qu'ils disaient n'était perdu pour Nan-Dhuoc. Il discerna trois timbres différents de voix. Un sourire redoutable apparut sur ses lèvres.

— Alors, Lulu, dit l'un des acolytes, qu'est-ce que ça devient cette affaire? Ça m'a tout l'air d'être raté.

— Mais non, mais non... On finira par savoir où ils ont caché les diams, tu verras... J'ai un truc...

— Oui, mais en attendant, reprit le troisième qui avait une intonation rauque et plus vulgaire que les autres, le vieux est devenu *cinglé* et la môme est à moitié malade! Je ne m'en r'ssens pas pour faire l'infirmier...

— Quoi?... Il est devenu fou?

— Ben oui, admit Lulu. Y n'a pas t'nu la chopine... Ces gars-là, c'est habitué à prendre son bain tous les matins et tout et tout...

— Entre nous, il est vieux... C'est le trimballage qui lui a donné une secousse...

— Oui, gronda le chef, et c't'idiot de Dédé aussi... J'parie que c'est ton coup de crosse su'l'crâne qu'a

fini par le rendre dingo... Enfin, c'est pas tout ça... Voilà mon plan...

Un silence s'établit durant lequel Nan-Dhuoc se demanda si le microphone n'avait pas cessé de fonctionner. En réalité, les trois hommes avaient allumé des cigarettes et rempli des verres. Le cliquetis qui annonçait qu'on trinquait le rassura.

La voix de Lulu résonna de nouveau dans l'appareil :

— Tu as pu voir, Bébert, que j'ai laissé le *viocque* en liberté dans la maison. Mais la poule a été ficelée et enfermée comme y faut.

— Oui, et je *m'ai* demandé pourquoi...

— Parce que j'compute bien qu'y va s'barrer... Qu'y s'en ira et qu'on n'en entendra pus parler...

— C'est ça ton plan? Sans blague!

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse d'un fou?

— Et la môme? Tu la laisses aussi en plan?

— Mais non... Demain matin, on ira voir si le vieux est toujours là, on le laissera dans la baraque et on emportera la gonzesse... Vous ne comprenez toujours pas? Ah, là! là! Vous avez des crânes de buis, tous les deux!... La disparition de l'Angliche, ça se saura un jour ou l'autre... On s'inquiètera... On le recherchera... Or, moi, en prenant les devants, en le laissant s'esbigner, je ferme le compteur aux bavards... Une fois que le vieux aura été retrouvé, on le mettra chez les fous, vous y êtes? Et y pourra toujours raconter ce qui lui est arrivé, on en rigolera et on le passera à la douche... Ça, c'est en admettant qu'y revienne à la raison...

— Mais l'autre, la secrétaire, à quoi qu'elle va nous servir?

La voix de Lucien Jeantier devint farouche :

— Ah, celle-là, c'est notre dernière carte... Faudra qu'elle parle.

— Mais, reprit le troisième homme, on se demandera ce qu'elle est devenue, elle aussi...

— Evidemment... Ben, ça fera une disparition inexplicable de plus, dans le monde... Vous avez pas vu, dernièrement, qu'il y a, rien qu'à Paris, quinze mille types qu'on ne revoit jamais, qui s'effacent dans

le brouillard, tous les ans, sans qu'on sache pourquoi ni comment?...

Jeantier se versa encore à boire et reposa son verre après avoir lampé le contenu d'un trait :

— Si le vieux n'était pas devenu fou, je... Et puis non, ça s'arrange très bien comme ça... Deux prisonniers, c'est dur à garder... Et la baraque n'est pas pratique du tout... Faudra trouver un autre coin. Pour y mettre la poule... J'ai jamais eu confiance là-bas, à Argenteuil.

Nan-Dhuoc eut un petit frémissement. Pourvu que l'homme allât jusqu'au bout de sa confiance, pourvu que dans la sécurité trompeuse de cette pièce où il conversait, il révélât l'endroit où les prisonniers étaient cachés!

Un bourdonnement confus lui parvint. Il désespéra. Puis tout à coup, plus rien. Et il s'aperçut, avec une affreuse anxiété, que le fil du microphone s'était détendu. Il tira légèrement. Le fil venait à lui. Il était brisé!

De l'autre côté du mur, une scène inquiétante se déroulait.

Elle était née d'un incident infime. Les trois complices, qui fumaient cigarettes sur cigarettes, s'étaient avisés qu'ils ne possédaient pas de cendriers et avaient écrasé les bouts éteints sous leurs talons. Lulu, à qui le patron avait recommandé de ne pas trop semer de détritrus — comme on connaît ses saints, on les honore, — eut une poussée de scrupules, et d'un geste, désigna le sol :

— Ramassez-moi tout ça, et jetez-le dans la cheminée... C'est dégoûtant... On va se faire engu... et on ne l'aura pas volé...

Le chauffeur se leva en bougonnant.

Mais à peine eut-il relevé le tablier de tôle qu'il resta interdit, sans comprendre ce que pouvait signifier la présence de l'étrange appareil qu'il avait sous les yeux.

Ce fut Jeantier qui eut, le premier, le pressentiment de la vérité. Un bref examen le renseigna. Il devint écarlate de fureur, mais se contint :

— Chut, les amis, murmura-t-il à voix basse, c'est

un microphone! Il doit y avoir quelqu'un de l'autre côté de la cloison qui nous espionne depuis notre arrivée!

Le troisième complice balbutia avec peine :

— Alors?... Il a entendu tout ce que nous avons dit?

— Probable! gronda sourdement Jeantier. Ah, le sal...d!...

Il se jeta sur l'appareil et, d'un coup sec, brisa le fil métallique. Puis, un doigt sur ses lèvres, il fit signe à ses acolytes de le suivre. Sur la pointe des pieds, ils quittèrent la pièce.

Lulu repéra tout de suite la chambre n° 2 et mit la main sur le bouton de porte. Il sentit une résistance.

Avec les mêmes précautions, il écouta contre le battant. Rien, pas un bruit. Il revint vers ses camarades :

— Restez là, vous autres, et dès que l'espion voudra sortir...

— Oui... Compris...

Pendant ce temps, Jeantier descendait en toute hâte réveiller le patron qui couchait au rez-de-chaussée. Il était minuit et demi, et l'établissement venait de fermer.

— Vite! Vite!... Tu as un double de la clef du 2? C'est un mouchard qui est là-dedans!

Il expliqua à mots hachés ce qu'il avait découvert. Les deux hommes remontèrent. Fiévreusement, Jeantier introduisit la clef. Les autres étaient prêts à se ruër à l'intérieur.

— Il a laissé la sienne dans la serrure! ragea Jeantier. Impossible d'ouvrir...

— Attends... Je vais la faire tomber avec une tige de fer... J'ai l'habitude, assura le marchand de vins.

— Ça va lui donner l'éveil! hasarda l'un des complices.

— Qu'est-ce que ça f...t! grommela le chauffeur. N'importe comment, il est pris comme un rat... Il n'y a que cette porte pour sortir de la chambre...

D'un seul élan, les quatre gredins se jetèrent en

avant. Stupéfaction! La pièce était vide. Mais déjà le patron se tournait vers la fenêtre entre-bâillée :

— Il a dû filer par là!... Et il aura tenté de refermer les battants... Nous sommes roulés!

Il se pencha. La rue était déserte. Mais l'hypothèse du marchand de vins s'avérait très possible. Le Jaune avait très bien pu se laisser glisser le long du bec de gaz qui se dressait à peu de distance, et disparaître dans la nuit...

VII

RENVERSEMENT DE SITUATION

A peine Nan-Dhuoc avait-il constaté que le fil du microphone était détaché qu'il comprit que tout était découvert. Aussi, sans perdre une minute, pendant qu'au dehors on se concertait sur le palier, avait-il établi son plan de fuite.

Et Jeantier se trouvait encore à presser le marchand de vins de remonter avec lui, que déjà l'astucieux Annamite avait pris ses jambes à son cou pour rejoindre son maître qui l'attendait, comme convenu, dans sa voiture, dans l'une des rues avoisinantes.

— Tout a bien marché? s'informa Jack.

— J'ai entendu que les prisonniers sont enfermés dans une maison à Argenteuil, mais c'est tout...

— Dominage que tu n'aies pu saisir le reste, conclut Jack, lorsqu'il eut écouté le récit des événements. Mais, je crois qu'il y a encore un moyen de trouver leur tanière...

Il mit l'auto en marche et se posta sur le boulevard extérieur, de manière à voir passer tout véhicule provenant de la rue où se trouvait le sinistre débit de vins.

Tout en conduisant, il expliquait :

— Tu comprends, mon petit Nan-Dhuoc, je ne suis pas resté à enfiler des perles pendant que je t'atten-

dais. J'ai repéré le taxi dans lequel sont arrivés nos trois prix de vertu. J'ai noté son numéro matricule de telle sorte que... Tiens, le voilà!

En effet, le taxi venait de déboucher et s'élançait à grande allure. Jack le regarda filer avec un sourire moqueur :

— Le problème est de savoir, dit-il, s'ils vont sortir de Paris par la porte de Neuilly ou la porte Champerret...

Il suivit le taxi à distance et fut bientôt fixé :

— Bon... Ils vont vers la porte de Neuilly... Nous allons leur jouer un petit tour de ma façon...

Sa voiture était plus légère et surtout plus rapide. Il s'élança directement par la porte Champerret, traversa Levallois en trombe et atteignit Bécon-les-Bruyères. Le moteur avait entonné sa chanson la plus aiguë. L'aiguille du compteur frôlait constamment le cent.

— La route est libre à cette heure-ci, remarquait-il. Je suis certain qu'ils n'ont qu'une hâte. C'est d'aller chercher leurs captifs — ou tout au moins la jeune fille — avant que tu aies pu donner l'alarme. Ils doivent imaginer que ceux qui t'emploient ne pourront agir que demain matin...

— Mais, puisqu'ils n'ont pas donné de renseignements précis dans leur conversation...

— N'importe. Deux sûretés valent mieux qu'une, et ils le savent, les bougres!

Ils étaient maintenant postés sur la route qui rejoint Charlebourg, par un biais, et rattrape celle que devaient suivre les bandits. Confiant, Jack Desly alluma une cigarette.

Un bruit de moteur au loin. Il grandit, devint tonnerre. Le taxi passa en trombe. Jack se frotta les mains :

— Ils ne s'apercevront pas qu'ils sont suivis, avant d'être presque à destination...

De fait, les gradins étaient trop profondément préoccupés d'arriver à temps pour songer que cette petite auto qui roulait derrière eux et qu'ils avaient vue déboucher d'un chemin de traverse était à leurs trousses. Jack avait eu l'habileté de surgir avant leur

passage et de se laisser rattraper, puis dépasser, comme si sa rapidité était inférieure.

Le taxi stoppa et Jeantier sauta sur le sol :

— Reste au volant, et garde le moteur au ralenti... ordonna-t-il.

Ils n'étaient que deux. Le troisième complice les avait quittés à Montmartre pour des raisons personnelles. Son rôle, d'ailleurs, se bornait à ces rendez-vous chez le débitant de vins.

Jeantier constata tout de suite que M. Dorfing avait disparu. Il y avait une heure, en effet, que le vieillard s'était glissé hors de la maison.

Le bandit ricana en montant quatre à quatre vers la chambre de miss Joyce Sheffield.

— Allons, ouste, la belle ! Debout... Nous changeons de villégiature !

La jeune fille était étendue, vêtue, comme d'habitude. Elle ne tenta pas de résister. Qu'aurait-elle pu faire, dans l'état de faiblesse où elle se trouvait et les mains liées, par surcroît ?

L'arrêt n'avait duré qu'un quart d'heure à peine et le taxi fit une marche arrière pour se dégager afin de reprendre la route du retour. Il n'était plus question d'amener la prisonnière à Montmartre, mais Jeantier n'était pas en peine pour trouver une autre geôle clandestine. Le principal était de vider les lieux, à Argenteuil.

Il y avait encore un petit chemin étroit, bordé de fossés à droite et à gauche, avant de reprendre la large voie qui, par Bezons et le Petit-Nanterre, rallie Charlebourg en direction de Paris.

Le taxi arrivait toujours en marche arrière quand il fut contraint de stopper. Une auto était là, en travers de la route, paraissant dans l'impossibilité de manœuvrer.

— Alors, quoi ? hurla le chauffeur. Vous ne savez pas conduire ?

— Ne m'en parlez pas, répondit l'homme d'un ton jovial. Je suis assez empoisonné... Je n'ai personne pour me prévenir si je vais dans le fossé, en reculant...

— Bon. On y va... offrit le gredin qui ne pouvait faire autrement pour avoir le chemin libre.

Il quitta son siège et se dirigea vers le novice.

Alors, pendant ce temps, une ombre surgit de derrière un arbre et s'approcha silencieusement du taxi. Jeantier vit apparaître à sa portière le visage grimaçant de Nan-Dhuoc :

— Inutile d'appeler, conseilla le Jaune. Moi tirer!

Un revolver apparut dans la main de l'Annamite.

— Gare! Gare! hurla le bandit pour avertir son complice.

En même temps, il empoigna violemment le corps de miss Joyce et s'en servit comme d'un bouclier. Fort heureusement, Nan-Dhuoc n'avait jamais eu l'intention de décharger son arme, car Jack avait expressément recommandé d'éviter toute détonation pouvant attirer l'attention d'une ronde de police.

Mais il ouvrit la portière avec une prestesse inouïe et, profitant de ce que l'adversaire avait les deux mains occupées, il lui agrippa la gorge, de ses dix doigts d'acier.

— Ça, murmura-t-il, c'est la « clef » de Yam-Ki-Fang. Deux pressions sur pomme d'Adam et bonsoir...

Jeantier venait d'éprouver les douceurs du jiu-jitsu. Il s'effondra sur les coussins avec un grognement effroyable, paralysé de douleur. Nan-Dhuoc reçut miss Joyce dans les bras. Elle était sans connaissance depuis le début de l'attaque.

Dès que l'appel de Jeantier avait retenti, le chauffeur affolé, faisant demi-tour, avait couru vers sa voiture. Mais Jack Desly était infiniment plus vif que lui. En deux bonds il l'eut rejoint et, lui appliquant le canon de son arme sur les côtes, ordonna glacialement :

— Pas de résistance, et tu n'auras aucun mal... Mais si tu tiens essentiellement à te faire casser la... mettons la figure...

Le chauffeur se le tint pour dit. D'un œil hébété, il regarda le serviteur de Jack Desly transporter avec une force insoupçonnée le corps de la jeune fille dans l'auto noire.

— Bon, s'exclama Jack. Voilà du travail proprement fait.

Il s'adressa au complice de Jeantier :

— Tu as dix secondes pour disparaître avec ton tacot dans la direction opposée à la nôtre. Je commence à compter dans un instant. Si tu es encore là à dix, je te démolis ton réservoir, je vous loge à chacun un pruneau et je préviens la police en passant de venir vous cueillir... Compris? Attention : *Un... Deux... Trois... Quatre...*

Jamais un coureur automobiliste ne mit une pareille prestesse à démarrer. Jack éclata de rire et adressa à l'arrière du taxi un au revoir moqueur avec la main.

— Bonne soirée, articula Nan-Dhuoc.

— Bonne matinée, veux-tu dire! riposta Jack avec entrain.

En effet, l'horizon commençait à se teinter de rose vers l'orient lorsqu'ils franchirent le pont de Neuilly.

— Où allons-nous, maître?

— Mais... chez Mme Remoldier, bien entendu. Cette brave personne sera fort aise d'avoir une aussi charmante pensionnaire.



La villa était charmante, toute encapuchonnée de lierre. Mme Remoldier, une digne personne d'une soixantaine d'années, apparut sur le perron, malgré l'heure matinale. Cependant, Jack avait attendu huit heures pour sonner chez elle.

— Ah, c'est vous, monsieur Desly...

— Oui, ma chère amie, je vous amène une jeune personne à laquelle je m'intéresse et que je voudrais confier à vos bons soins...

Elle sourit et accourut avec empressement. Jack lui avait rendu, jadis, un très grand service, et elle lui vouait une reconnaissance inaltérable. Le jeune homme savait qu'il pouvait compter sur sa discrétion et son dévouement.

Aidé de Nan-Dhuoc, il transporta miss Joyce Shef-

field dans la maison et la déposa avec douceur sur un large divan, dans le salon.

Mme Remoldier ne demanda aucune explication, aucun détail. Elle savait que Jack menait une vie aventureuse, mais qu'il était incapable d'être foncièrement malfaisant.

— Je reviendrai prendre des nouvelles dans la soirée, dit-il. Entre temps, voici pour les premiers frais...

Malgré les protestations de la brave femme, il lui fourra un billet de mille francs entre les mains.

Miss Joyce s'éveilla. Elle regarda autour d'elle. Puis elle sentit que ses mains étaient libres. Alors, elle s'assit sur sa couche et tenta de comprendre.

Elle ignorait tout ce qui s'était passé depuis le moment où le taxi s'était arrêté dans la nuit et se trouvait toujours persuadée qu'elle était aux mains des bandits.

Mais cette pièce riante, ce gai soleil... Non, elle devait rêver.

Un pas léger. Elle regarda du côté de la porte et vit la silhouette de Mme Remoldier. La vieille femme souriait.

— Eh bien, mon enfant... Comment vous sentez-vous?

— Où suis-je? Que va-t-on me faire? s'exclama-t-elle.

Mme Remoldier s'approcha. La jeune fille fut rassurée par ce bon visage et, subitement, victime d'une réaction brusque, elle éclata en sanglots.

— Là... Là... murmura la propriétaire de la villa, en la berçant affectueusement. Pourquoi ce gros chagrin? Vous êtes en sécurité ici... Vous n'avez rien à craindre...

Miss Joyce voulut parler, expliquer. La vieille femme l'en empêcha :

— Non, ne vous fatiguez pas, ma chère petite... Plus tard... Vous avez besoin de repos... Avez-vous la force de monter dans votre chambre? Mais oui, j'ai préparé une bonne chambre avec un lit douillet... Vous dormirez tout votre content...

Décidément, le rêve était délicieux. Pourvu qu'elle

ne se réveillât jamais... Miss Joyce souriait, comme en extase.

— Si vous êtes réveillée à midi, ajouta encore Mme Remoldier, ne descendez pas. Je vous monterai le déjeuner. Nous mangerons en tête à tête chez vous.

Ce ne fut que dans l'après-midi que la jeune fille apprit qu'elle devait ce changement de situation à un jeune homme, grand ami de son hôtesse. Et elle attendit avec émotion l'arrivée du sauveur pour connaître enfin ce qui s'était passé.

VIII

ARTHÈME LADON FLAIRE QUELQUE CHOSE

Arthème Ladon, après avoir reçu les confidences de M. Dorfing, décida qu'il y avait lieu de rechercher le citoyen américain, William J. C. Bullpitt. Il réfléchit aux moyens de l'atteindre.

— Une annonce dans les journaux italiens, décida-t-il.

Il avait appris que le successeur du diamantaire anglais à la chambre 321 du Cosmopolit-Hôtel avait annoncé à qui voulait l'entendre qu'il se rendait à Lugano, puis de là, excursionnerait à travers la péninsule en forme de botte.

C'est pourquoi les quotidiens les plus en vue de cette contrée publièrent, durant quelques jours, l'avis suivant, encadré de lignes grasses :

« M. William J. C. Bullpitt est prié d'entrer en communication avec la direction du *Cosmopolit-Hôtel*, de Paris, pour une affaire très importante, le concernant personnellement. »

— Comme ceci, assurait l'inspecteur, il ne manquera pas d'être alléché par l'appât, au lieu que si je lui mentionnais qu'il eût à donner des nouvelles à la Sûreté nationale, il pourrait en être effrayé, et se terrer davantage dans l'inconnu...

Quarante-huit heures s'écoulèrent sans résultat. Evidemment, c'était une question de patience, et Ladon ne s'alarmait pas outre mesure. M. Bullpitt pouvait se trouver ailleurs qu'en Italie, après tout. Au fait, le mieux était de se renseigner à Lugano.

— Puisque nous avons l'assurance qu'il est parti pour cette ville, nous saurons s'il n'a pas bifurqué vers l'Autriche, par exemple.

Arthème Ladon communiqua avec la police de cette ville.

La réponse le fit commencer à réfléchir. Aucune trace de William J. C. Bullpitt, à aucun moment, dans les hôtels de la ville ou des environs. Que signifiait?

— Tout simplement qu'il a menti, grommela Arthème Ladon. Il faut reprendre l'affaire par le commencement.

Son enquête le convainquit, sans hésitation, que le jour de son départ, l'Américain s'était fait conduire à la gare de Lyon. A partir de ce moment, plus de traces.

L'inspecteur consomma une grande quantité de pastilles de chlorate, ce qui était souverain pour lui donner des idées :

— Rien ne dit qu'il ait réellement quitté Paris, après tout! s'exclama-t-il dans un sursaut. Je vais faire visiter tous les hôtels de la capitale...

Résultat : néant, bien entendu. Il allait abandonner cette idée quand un fait étrange se produisit. M. Dorling l'appela au téléphone et, d'une voix mal assurée, le pria de venir sans délai.

— Regardez ce que j'ai trouvé dans mon courrier!

Ladon s'empara de la feuille. Quelques lignes tapées à la machine à écrire, en langue anglaise, que M. Dorling traduisit :

« ...N'oubliez pas que miss Joyce Sheffield est toujours en notre pouvoir et que sa vie dépend de votre obéissance. Vous recevrez un coup de téléphone à midi juste, demain, et vous n'aurez qu'à répondre si vous êtes disposé ou non à négocier... »

— Les lâches! rugit sourdement Ladon. S'attaquer à une pauvre jeune fille. Ecoutez, monsieur Dorfling, tâchez de retenir le plus longtemps possible à l'appareil le gredin qui vous appellera. Pendant ce temps, je tenterai de découvrir l'endroit d'où est partie la communication. En temps ordinaire, c'est impossible avec ces appareils automatiques, mais cette fois, il est à espérer que je réussirai, puisque ce numéro sera toujours en ligne avec le *Cosmopolit-Hôtel*...

Mais il n'y eut aucun appel téléphonique. Seulement, le soir même, M. Dorfling trouvait un nouveau billet menaçant, lui faisant savoir que s'il persistait à mettre la police au courant, il condamnerait sa secrétaire.

— Alors, gronda furieusement Ladon, ils savent tout, ils sont au courant de votre moindre démarche! Mais je les découvrirai, je vous le promets...

Le policier était vigoureusement éperonné par les événements.

— Est-ce que le dénommé Bullpitt ne serait pas, en réalité, le chef de ces canailles?

Il se gratta l'extrémité du nez avec une force inconnue :

— Voyons... Cette insistance à se servir de la langue anglaise... Or, l'employé qui a eu affaire à Bullpitt est formel. L'Américain parle mal le français. D'autre part, ceci confirmerait mon hypothèse de sa présence à Paris...

Nouvelle danse des doigts maigres sur l'appendice nasal. Une expression décidée naquit sur le visage osseux :

— Prenons un autre point. Les deux lettres anonymes adressées à M. Dorfling ont été mises à la poste à des endroits diamétralement opposés de Paris. Ceci, naturellement, pour empêcher toute possibilité de surveillance. Mais le fait qu'il s'agit de bureaux de poste, peu connus de gens comme Bullpitt, Américain en promenade, préciserait qu'il a des complices fort au courant de la topographie parisienne.

Il était maintenant en pleine activité cérébrale.

Se promenant de long en large dans son bureau,

ce qui ressemblait à un arpentage de terrain par un mètreur-juré, il monologuait à mi-voix, avec de temps à autre une petite exclamation aigrelette qui contrastait avec sa voix de maître de cérémonies funéraires.

Il s'arrêta tout à coup sur une pensée subite :

— Et si cet Américain n'était pas Américain, après tout ?

Cela détruisait une ou deux théories précédentes, ou plutôt cela les démolissait, mais rien n'empêchait d'en reconstruire d'autres avec les mêmes matériaux.

Par exemple, l'emploi de la langue anglaise, au lieu d'être une nécessité, ne devenait plus qu'un stratagème destiné à renforcer la véracité du personnage incarné. De même pour la maladresse avec laquelle Bullpitt s'exprimait en français.

Comme on le voit, Arthème Ladon était loin d'être un policier médiocre. Les seuls échecs subis au cours d'une longue carrière ne provenaient que de son ennemi irréductible, Jack Desly.

Et justement voici qu'il venait de ressentir comme un choc électrique. Il avait songé, par association d'idées, au séduisant cambrioleur-homme du monde.

— La seule chose qui me fasse hésiter, se dit-il, est la présence de complices. Jack Desly travaille toujours seul. Mais, quoi... Rien ne dit qu'il n'ait pour cette fois changé sa méthode ?

Arthème Ladon savait que Jack connaissait admirablement la langue de Shakespeare. Il n'ignorait pas non plus que ce dernier était un maître en l'art de se maquiller et d'assumer une personnalité totalement différente de la sienne.

Pourquoi ne travaillerait-il pas sur ces données ?

— En supposant que ce soit Jack Desly qui se trouve au fond de cette énigme, voyons un peu comment il aurait agi, à partir du moment où il aurait quitté le Cosmopolit-Hôtel ?

Ladon déduisit logiquement que le premier soin de son ennemi aurait été de mettre ses bagages à la consigne de la gare de Lyon. Donc, point de direction tout désigné : en route pour le boulevard Diderot. On verrait bien.

Il ne se dissimulait pas que le temps écoulé depuis le départ de Bullpitt allait compliquer les recherches. En effet, comment espérer que l'employé principal et ses aides se souviendraient des bagages en peau de porc? Ceci en admettant qu'ils les eussent reçus en dépôt. Néanmoins, il allait risquer l'aventure.

La chance le servit admirablement. Il avait bien droit à cette compensation, depuis le temps qu'il se débattait dans l'obscurité.

L'un des aides se souvint des flamboyantes valises, portant de nombreuses étiquettes sur leurs flancs :

— Ce qui m'avait frappé, dit l'homme, c'était l'état de neuf des bagages et la quantité des étiquettes... Parce que, à mon avis, ils étaient trop récents pour avoir fait tellement de voyages. J'ai pensé, à ce moment-là, que leur propriétaire était encore un de ces maniaques qui veulent faire croire à leurs amis qu'ils ont beaucoup circulé... Ça m'a bien fait rire...

Ladon exultait. Ainsi, son premier tir au jugé avait fait mouche.

Il questionna avec avidité :

— Vous vous souvenez du personnage qui les avait déposés?

— Ah, non, pas du tout... avoua l'employé. Mais je me rappelle les valises parce qu'elles sont bien restées... voyons... — il vérifia sur son registre, — tenez, jusqu'à il y a deux jours. J'avais eu le temps de les contempler...

Le policier soupira et abattit sa dernière carte :

— Il y a deux jours, dites-vous... Vous avez vu celui qui est venu les chercher?

— Non, ce n'était pas moi... C'était Antoine...

L'employé jeta un coup d'œil autour de lui et ajouta :

— Il n'est pas là... Je crois qu'il va revenir dans une petite demi-heure... Si vous voulez l'attendre...

— Comment donc... Je vais m'installer dans la salle des secondes.

Trente minutes plus tard, le torse maigre du policier se penchait au-dessus du comptoir de la consi-

gne. Le dénommé Antoine était là. Quel soupir de soulagement.

— Dites-moi, mon ami... Vous souvenez-vous d'un homme de taille moyenne avec des dents en or, etc., etc...

Ladon fit la description très complète du personnage.

— Non, laissa tomber Antoine. Non... Pas du tout...

Ladon eut l'impression du cycliste qui ramasse une bûche magistrale. Décidément, il n'aboutirait pas. Il insista :

— Tâchez de vous rappeler, voyons... C'est extrêmement important. Il était venu, il y a deux jours, pour chercher des valises en peau de porc, recouvertes d'étiquettes et...

— Mais non, monsieur, ce n'était pas lui, c'était un Chinois...

— Un Chinois? Vous en êtes sûr?

Ladon restait perplexe. Qu'est-ce qu'un Chinois venait faire dans cette histoire? Antoine précisa :

— Oh, je dis un Chinois... C'était peut-être un Japonais, après tout... Ils se ressemblent tous ces magots-là...

Une lueur nouvelle dans l'obscurité! Ladon baleta :

— Ce n'était pas un Annamite?

— Ben, vous savez, je ne vais pas me disputer avec vous pour ça! Un Annamite si ça vous fait plaisir! Ou un Tonkinois, ou un Siamois, ou un Cambodgien... En tous cas, il était jaune, il avait les yeux bridés et il avait des cheveux plats très noirs...

Cete fois, Arthème Ladon tenait le fil. Il y était. Avec un sourire qu'il jugeait agréable, il remercia Antoine et s'en fut de son pas dégingandé. Un Jaune... Hé, parbleu, le domestique de Jack Desly. Ou alors, réellement, la série de coïncidences aurait été extraordinaire. Non, il préférerait conserver sa certitude...

Seulement voilà... Surveiller Jack Desly n'était pas une sinécure. Ah, messeigneurs! Une anguille à garder était infiniment plus commode. Inutile de chercher à poster des hommes autour du domicile de Jack, il en serait pour ses frais.

Cela, Arthème le savait une fois pour toutes. Chaque fois qu'il l'avait tenté, un coup de téléphone ironique l'avait fait bondir dans son bureau, et la voix de Jack lui avait conseillé de réserver ses collaborateurs à d'autres besognes.

Non, il valait mieux attendre. Enhardi par une fausse sécurité, Jack Desly viendrait donner de lui-même dans les filets que le policier commençait à tendre, autour de M. Dorfling.

— Et alors, mon garçon, se dit Ladon, cette fois, tu n'y couperas pas. Je te prendrai en flagrant délit.



Miss Joyce Sheffield continuait à vivre ce qu'elle appelait elle-même un conte de fées. Elle passait de longues heures étendue sur une chaise longue, dans le jardin touffu, rempli de feuillage et de fleurs, de Mme Remoldier.

Elle avait eu l'heureuse surprise de trouver sa garde-robe au complet dans sa chambre, le jour où elle était arrivée. Rien ne manquait à son confort.

Quand elle avait parlé d'argent, son hôtesse lui avait répondu avec vivacité que cette question était superflue. Et lorsqu'elle y avait fait allusion dans ses conversations avec Jack Desly, ce dernier avait affirmé qu'il avait tout arrangé avec M. Dorfling.

Elle croyait en toute simplicité que ce charmant jeune homme était un ami de son patron, et trouvait maintenant très compréhensible qu'il eût lutté contre les misérables qui poursuivaient le négociant.

Ni l'un ni l'autre n'avaient fait allusion au but du voyage du diamantaire à Paris. Il est vrai que leurs causeries étaient faites de mille petits riens exquis.

La jeune fille commençait à éprouver un sentiment qu'elle ne soupçonnait pas elle-même. La reconnaissance avait fait place à autre chose.

Quand il arrivait, le soir, elle se sentait devenir plus rose, plus agitée. Elle aimait ce regard moqueur, ce sourire gai, ces manières séduisantes, et c'était justement parce qu'il restait toujours lui-même, sans paraître s'apercevoir du changement qui s'opérait

chez miss Joyce, qu'elle se précipitait, à son propre insu, vers l'issue inéluctable.

Jack apportait des nouvelles de M. Dorfling. Du moins, il l'affirmait. Elle savait — il le lui avait dit — qu'il fallait attendre avant de rejoindre son patron. Et comme elle se trouvait infiniment bien dans cette villa de Fontenay, elle était heureuse, pleinement heureuse. Que demander de plus?

Cependant, Desly était soucieux. Il ne le montrait pas, mais les jours s'écoulaient, il se rendait compte que cette situation ne pouvait durer indéfiniment et qu'il lui faudrait bientôt permettre à la secrétaire de rejoindre M. Dorfling... Alors, adieu à tout son échafaudage. Car ce serait renoncer à percer le secret de ces gens.

Les paroles que Nan-Dhuoc avait surprises, le soir où il s'était servi du microphone, étaient gravées dans sa mémoire :

— Pourquoi ce Jeantier tenait-il tant à ce qu'elle parlât? Que peut-elle révéler?

Il sentait qu'elle se refermerait comme une fleur blessée s'il entreprenait de lui soutirer des confidences.

IX

A MALIN, MALIN ET DEMI

En dépliant son journal, ce matin-là, Jack Desly trouva en page deux une petite annonce qui le remplit de stupéfaction. C'était à peu de chose près la répétition de celle qui avait paru dans les journaux italiens, concernant Bullpitt. Mais ici, le texte ajoutait : « concernant une trouvaille ».

Arthème Ladon n'était pas mécontent de son astuce. Il s'était dit ceci, non sans en avoir calculé tout le poids :

— Si Bullpitt est bien Jack Desly et qu'il ait

trouvé le porte-cartes, ce qui ne m'étonnerait pas du tout, il faut l'aiguiller sur l'importance de celui-ci. Et alors, automatiquement, les événements que je prévois se dérouleront. Je le prendrai à coup sûr, en même temps que l'affaire Dorling sera terminée.

Les choses allaient se passer — tout au moins pour la première partie — comme le policier le souhaitait.

En effet, Jack laissa retomber son journal et ne fut pas long à penser à la fameuse pochette en cuir de Russie :

— Décidément, se dit-il, c'est là-dedans que gît la solution.

Une fois de plus, il en étala le contenu sur une table.

— Les cartes de visite ? Non. Je les ai examinées sur toutes les faces, sous tous les angles. Restent les paperasses. Voici un reçu de banque... Une banque londonienne... Le ticket de retour par avion... Je l'ai examiné aussi... Rien de spécial... Encore un autre reçu... Voyons cela...

Il l'avait également regardé bien des fois, sans y attacher plus d'importance qu'au reste. Un reçu de poste...

— Oui, c'est catalogué... Une lettre recommandée... Je... Ah, pardon... Non, il ne s'agit pas d'une lettre...

C'était un reçu pour un paquet recommandé. Un paquet expédié à l'étranger... à Paris. A quelle adresse ? Poste restante, rue du Louvre. Et cela contenait ? Il déchiffra : *chaussettes de laine*.

Il hocha la tête. A moins de déchiqueter le porte-cartes pour voir s'il n'y avait rien dans le cuir même, il ne trouvait pas les motifs de l'appel à Bullpitt.

— Qu'en penses-tu, Nan-Dhuoc ?

L'Annamite arriva de sa cuisine en trotinant. Il eut un sourire fugitif dans ses yeux obliques :

— Moi, penser, M. Dorling, très frileux...

— Pourquoi, Nan-Dhuoc de mon cœur ?

— Parce que lui porter chaussettes laine en juillet...

— Ma foi, c'est assez juste. Et... ensuite? Oh, attends!

Il se mit à rire tout haut, indéfiniment, comme un chercheur de mots croisés qui a trouvé un mot en quinze lettres :

— C'est drôle... Je n'y avais pas pensé plus tôt, mais vraiment ce M. Dorfing qui expédie poste restante des chaussettes de laine me fait l'effet d'un pince-sans-rire! C'était bien plus vite fait de les envoyer à son hôtel, puisqu'il savait où il descendait...

Jack se leva et fit une pirouette.

— Et, ajouta-t-il, c'était encore plus simple de songer que Paris n'est pas un désert. Il pouvait en acheter ici... En admettant qu'il n'avait pas de place pour des chaussettes supplémentaires dans ses bagages... Hein... Tu me comprends?

— Oui... et non, Maître...

— Bah, ça n'a pas d'importance... Mais, écoute bien ce que tu vas faire... Dès demain matin...



Le bureau de poste de la rue du Louvre était comme toujours le vaste caravansérail rempli de rumeurs de conversations, de bruits mats de coups de tampon, de tintements de pièces de monnaie sur les plaques de cuivre des guichets.

Depuis que son chef Arthème Ladon le lui avait ordonné, le sous-inspecteur Bridoux s'installait à une table non loin du service de la « poste restante » et prenait son air le plus bonasse pour faire semblant d'écrire un nombre incalculable de lettres. C'était d'ailleurs toujours la même.

Sa besogne consistait, en réalité, à surveiller tous ceux qui s'approchaient du guichet. Dès qu'il entendrait quelqu'un — quel que fût son apparence, Ladon y avait longuement insisté : ambassadeur ou clochard, marchand de chiffons ou général en uniforme, — si Bridoux entendait demander un paquet au nom de M. Dorfing, de Londres, il avait pour mission d'aborder le personnage, le prier d'attendre, au be-

soin le lui ordonner — même lui passer les menottes si nécessaire! — et faire téléphoner à Arthème Ladon qui arriverait aussitôt.

Joseph Bridoux était ravi de l'aubaine. Une vraie sinécure. Voici trois jours qu'il s'installait là, du matin au soir. Le seul ennui était qu'il ne pouvait s'absenter une minute pour aller boire un bock au café du coin. Mais toute médaille a son revers.

Ce matin-là, donc, Joseph Bridoux s'était installé au même endroit et avait commencé ses exercices de calligraphie sur le papier mis à la disposition du public sous l'apparence de formulaires pour télégrammes. Vraiment ce n'était pas fatigant, mais un peu tyrannique.

Il avait bien tenté, au début, de s'assurer les bons services de l'employé, mais celui-ci lui avait fait remarquer, non sans raison, qu'il changeait de guichet à certaines heures et que par conséquent il lui faudrait — à lui Joseph Bridoux — donner la consigne à tous ceux qui tour à tour s'installeraient à cette place.

Bridoux n'avait pas osé aller jusque-là, d'autant plus qu'Arthème Ladon désirait — orgueil excusable — pincer Jack Desly sans l'aide de quinconque, hormis la police représentée par lui-même et les hommes sous ses ordres.

Vers onze heures et demie du matin, Bridoux commença à bâiller à se décrocher la mâchoire. Ça devenait moins drôle...

Dehors, sous le péristyle, Jack donnait ses dernières instructions à Nan-Dhuoc. Il avait pris un travestissement conforme au rôle de négociant britannique qu'il allait jouer.

— Il y a un sous-ordre de Ladon, naturellement... Je viens de le voir... Je l'avais prévu... Tout ira bien.

Quelques instants plus tard, un appel, un beuglement plutôt, partit du fond du hall, à l'extrémité opposée :

— Au voleur! Au voleur!

Joseph Bridoux sursauta. Il était là, en service commandé, sans doute, mais quoi! un vol venait de se produire et... Non, il n'allait tout de même

pas rester là... Il bondit et se précipita vers l'endroit d'où partaient maintenant des glapissements.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il.

Un Annamite s'agitait, courait, tournait en rond. Quelqu'un expliqua :

— Il dit qu'on lui a pris un portefeuille avec l'argent qu'il s'appêtait à envoyer par mandat à sa vieille mère, à Hanoi...

Nan-Dhuoc continuait son vacarme infernal :

— Moi, pauv'Namite... Volé moi... Tout z'argent! Pauv'Namite!

Joseph Bridoux fut perplexe. Il croyait pouvoir arrêter un homme sur le fait et il se trouvait en présence de ce piaillard. Mieux valait éviter de révéler publiquement ses fonctions officielles. Un coup d'œil brusque du côté de la « Poste restante ».

Ah, il respira! Personne.

Il revint en se moquant de lui-même :

— Ce serait tout de même fort que j'aie surveillé le guichet depuis des jours et des jours et que ce soit justement durant les cinq minutes que je me suis éloigné que le Dorling en question ait eu l'idée de se présenter!

Hélas! Pauvre Joseph Bridoux... C'était précisément ce qui venait de se produire.

Jack Desly se trouvait maintenant dans un autobus, son colis de chaussettes de laine sous le bras. Et le soir, quand Arthème Ladon demanda son subordonné au rapport, ce fut pour entendre le sempiternel bredouillement :

— Non, rien encore, chef... Personne n'est venu.

Nan-Dhuoc avait à son tour quitté la Poste centrale et rejoint le domicile de son maître. Jack était dans son studio quand la clef du domestique tourna dans la serrure :

— Merci, mon brave! clama Jack. Tu as été un clown parfait!

Il désigna la boîte en carton dont il avait défait l'enveloppe de papier goudronné :

— Je t'attendais pour inspecter ces chaussettes... Crois-tu qu'elles sont bien emballées!

L'Annamite montra ses dents noircies de bétel. Il

savourait la plaisanterie de son maître, car il n'ignorait rien de ce que l'on allait trouver dans la boîte.

Oh, il y avait certainement des chaussettes. Pour un observateur médiocre, il n'y avait même que cela. Mais Jack prit soigneusement chaque paire et les déposa à côté de lui. A mi-profondeur, il y avait un sachet en peau de chamois. Et dedans, bien enveloppés dans des feuilles de papier de soie, tout un ruissellement de diamants!

— Et voilà! chantonna Jack Desly.

Son premier mouvement fut de saisir l'appareil téléphonique pour claiçonner sa victoire à Arthème Ladon. Mais il se ravisa :

— Non... Pas encore...

Il venait de penser à Joyce Sheffield, et un sentiment de pitié l'avait envahi :

— Ne l'accusera-t-on pas de complicité? Quand on saura qu'elle était sous ma sauvegarde, ne dira-t-on pas qu'elle m'avait révélé le secret? L'avre petite, elle court maintenant un plus grand danger que jamais... C'est ma faute... J'aurais dû la renvoyer tout de suite auprès de Dorfling...

Un étrange débat de conscience s'était ouvert pour Jack. Il répugnait à faire souffrir les innocents. Dans le cas de la jeune fille, il se rendit compte que ce n'était pas seulement son goût inné de générosité personnelle qui le guidait.

Il revoyait distinctement ce teint de pêche, ces yeux bleus, ce sourire si confiant...

— Je suis idiot, grommela-t-il, mais on ne se refait pas!

Et sous le regard ébaubi de Nan-Dhuoc, il refit le paquet exactement comme il l'avait trouvé. Quand le tout eut le même aspect qu'auparavant, il eut un hochement de tête à l'adresse de son domestique et lui dit brusquement :

— Va chercher la voiture! Allons, plus vite que ça!

Nan-Dhuoc enleva son tablier sans souffler mot. Une fois dehors, il dodelina de la tête :

— Bien sûr, soliloqua-t-il, encore histoire femme...

Ah, patron, jamais guéri pour femmes...

X

LE TROISIÈME COMPLICE

Dépeindre la rage d'Arthème Ladon lorsqu'il finit — mû par un soupçon qui grandissait depuis quelque temps — par apprendre que le colis destiné à M. Dorfling avait été enlevé, est au-dessus des ressources de notre plume.

Mais impossible de s'en prendre à l'employé du guichet. Le personnage avait présenté le reçu de la poste londonienne, exhibé des cartes de visite à son nom, produit encore un autre reçu témoignant de l'existence d'un compte en banque, toujours à son nom...

Le malheureux Joseph Bridoux fut la victime des foudres de son chef. Ladon n'avait pas été long à comprendre que la scène du bureau de poste avait eu Nan-Dhuoc pour acteur. De là à reconstituer le reste, ce n'était vraiment pas compliqué.

— Ah, si j'avais su! C'est moi qui me serais mis en faction!

— Hé oui... Si l'on avait su... C'est toujours ce que l'on dit après un échec. Si Napoléon avait su, il se serait arrangé pour gagner la bataille de Waterloo...

Il avait pourtant si bien calculé son plan, le pauvre Arthème! D'après lui, le pseudo-Bullpitt — car maintenant il savait que ce n'était autre que Jack Desly qui avait accompli l'exploit, puisque Nan-Dhuoc l'y avait aidé — accourrait infailliblement au bureau de poste, après qu'on aurait attiré son attention sur l'importance du reçu. Oui, mais...

Mais voilà. Il n'avait pas prévu que ce diable de

Jack irait encore plus loin que demandé, dans ses déductions, et saisirait la pensée complète du policier!

Comment annoncer maintenant la désastreuse nouvelle à M. Dorfing?

Il fallait se décider, pourtant. Arthème Ladon prit son courage à deux mains et se rendit au Cosmopolit-Hôtel. Il souhaitait que le négociant fût sorti, ou encore ne pût le recevoir, quelque chose enfin qui retardât le si pénible aveu... Mais non, M. Dorfing était chez lui. Allons, l'inspecteur devrait boire le calice jusqu'à la lie, en goûter toute la saveur amère.

Il monta lentement l'escalier, dédaignant l'ascenseur. Comment présenterait-il l'affaire? Il ruminait encore lorsqu'il frappa à la porte, et la réponse : « Entrez! » lui fit passer un frisson d'anxiété tout le long du dos.

M. Dorfing n'était pas seul. A la vue du personnage qui était assis face à l'Anglais, Arthème Ladon se hérissa tout entier.

Jack Desly souriait, une cigarette allumée entre les doigts!

Plus de doute. Le misérable, songea l'inspecteur, était venu négocier le rachat des diamants, sans compter, bien sûr, la rançon qu'il exigeait pour la remise en liberté de miss Joyce Sheffield.

Le doigt allongé, bégayant d'émotion et de fureur, Ladon désigna le jeune homme :

— Flagrant délit! Ah, cette fois je vous tiens! Vous ne repartirez d'ici que les menottes aux poignets!

Jack se tourna vers lui d'un air rempli de sollicitude :

— Vous avez reçu un coup de soleil, mon cher Ladon?

Et M. Dorfing, une expression de surprise sur le visage, regardait les deux hommes tour à tour, sans prononcer un mot.

— C'est lui, hurla le policier, c'est lui qui...

Jack fit un geste rempli d'une singulière autorité et qui eut pour effet de couper net l'éloquence de Ladon.

— Je vous en prie, ajouta-t-il, n'ennuyez donc pas

M. Dorfling avec vos histoires de... de brigands, si j'ose dire!

Le négociant britannique prit la parole :

— M. Jack Desly, commença-t-il à l'adresse de Ladon, est un charmant ami, et je suis ravi d'avoir fait sa connaissance. Il vient de m'expliquer comment il a réussi à obtenir de M. William J. C. Bullpitt la restitution des diamants qui appartiennent à mon client sir John Derrick.

Jack souriait à pleines dents. Le long et maigre policier, de plus en plus hébété, suivit du regard le geste de M. Dorfling et ce fut à ce moment seulement qu'il vit, sur la table, une boîte ouverte, contenant des chaussettes de laine jetées pêle-mêle, et entre lesquelles se trouvaient encore les bijoux enveloppés.

Un coup discret fut frappé à la porte et ce fut l'entrée de miss Joyce. Deuxième coup de masse sur l'occiput du sieur Arthème Ladon. Elle vint droit à Jack et lui tendit les deux mains, cependant qu'une expression d'infinie reconnaissance se peignait sur ses traits délicieux :

— Monsieur Desly, murmura-t-elle, comment pourrai-je vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi?

Jack répondit avec aisance :

— En expliquant à l'inspecteur de la Sûreté nationale, M. Arthème Ladon ici présent, que j'ai eu la chance de vous être de quelque utilité, au cours de votre petite aventure...

Le policier n'arrivait pas à comprendre dans quel but Jack Desly avait agi de cette manière. Pour un coup de théâtre, c'était vraiment un coup de théâtre!

Et celui qui faisait figure de gêneur, actuellement, n'était autre que lui-même.

Il se leva avec une brusquerie maladroite :

— Mademoiselle... Messieurs... Enchanté... Mais je vois que mes services sont devenus tout à fait superflus... Permettez-moi de me retirer... Je...

Jack Desly courut à lui, l'accrocha par une manche et le força à reprendre sa place :

— Mais non, mais non, dit-il de sa voix calme.

Vous avez très bien fait de venir, au contraire. Restez là, voyons...

Il partit d'un grand rire et amicalement donna une tape sur l'épaule de son éternel ennemi :

— Avouez que je vous ai eu, cette fois encore, hein ! Mais je vous réserve une petite consolation...

Il se saisit du téléphone :

— Vous permettez, monsieur Dorfling ?

Sur le geste d'assentiment de ce dernier, il murmura quelques mots et raccrocha l'appareil. Quelques instants s'écoulèrent, puis quelqu'un fit son apparition.

C'était l'employé à la réception de l'hôtel. Sourire aimable, gestes empressés, il s'avança :

— Monsieur Dorfling... Vous m'avez fait demander ?

— Non, c'est moi, précisa Jack Desly. J'ai quelques renseignements à vous demander sur des faits qui pourront nous guider pour une certaine enquête conduite par M. Arthème Ladon, que vous connaissez de vue, déjà...

Chacun, y compris l'employé, se demandait où le jeune homme voulait en venir. On fut bientôt fixé.

— Voulez-vous nous dire, par exemple, si les rendez-vous de la bande commandée par Lucien Jeantier, dit Lulu, se font toujours au petit bistro de Montmartre ?

L'homme devint livide, mais se maîtrisa et fit entendre un rire forcé. Il balbutia, non sans contrainte :

— Qu'est-ce que cette question ? Je n'y comprends rien. Vous plaisantez, monsieur... Comment voulez-vous que je sache ce que... Et d'abord, qui est ce Lulu ?

— Allons, je vous en prie ! Nous sommes renseignés... Vous êtes très habile, voyez-vous, mais vous avez un tort... Celui d'employer une pommade pour les cheveux d'un parfum trop accentué...

L'homme ne répondit rien, mais jeta un regard autour de lui. Déjà Ladon, qui avait compris, se trouvait devant la porte qu'il barrait de sa haute et maigre stature.

Jack Desly s'adressa à son auditoire :

— Vous avez devant vous le troisième et mysté-

rieux complice. C'est lui qui avait pénétré dans la chambre de M. Dorfling alors qu'elle était occupée par M. Bullpitt, pour y chercher le fameux porte-cartes... dans le meuble... Il ignorait évidemment que l'objet se trouvait *dessous*...

Un grognement de rage échappa à l'employé. Mais sans y prêter attention, Jack continua :

— C'est lui également l'auteur des missives de menace... Pur bluff, d'ailleurs, car il y avait pas mal de temps que miss Joyce avait échappé aux griffes de ses geôliers !

Il fit face à la canaille démasquée :

— Vous avez dû en faire une tête, hein, quand vous avez constaté le retour de M. Dorfling, nullement fou, malgré ce que vos excellents camarades vous en avaient dit ! Mais... attention, vous autres !

L'homme avait reculé jusqu'au fond de la pièce, et tiré subitement un revolver de sa poche :

— Laissez-moi sortir, rugit-il sourdement, ou je tire dans le tas ! Je tire, entendez-vous !

Mais déjà, le jeune homme qui avait jeté le cri d'alarme avait plongé au ras du sol, comme un joueur de rugby émérite, et ses deux mains s'étaient accrochées aux chevilles du misérable.

Le bandit bascula et s'effondra à terre. Le coup de feu, dévié, se perdit au hasard. Ladon et Jack empoignèrent l'homme.

— Je vous arrête, prononça la voix creuse du détective, pour tentative de meurtre !

— Oui, souligna Jack, il en aura pour quelques années, quand on aura ajouté tous ses autres exploits.



A l'instruction, l'employé d'hôtel fit des aveux complets. Il faisait partie de la bande depuis un certain temps déjà, et son rôle consistait à signaler à son chef les proies susceptibles d'être mises à contribution.

Connaissant admirablement le Cosmopolit-Hôtel, car il y était employé depuis plusieurs années, il facilitait dans la mesure du possible les vols commis dans les chambres.

On l'avait engagé sur de bonnes références. A la suite de pertes répétées aux courses, il était entré en relations avec les gredins qui lui avaient permis de payer ses dettes, à condition qu'il deviendrait leur indicateur.

— Et cela explique les nombreux vols qui avaient eu lieu au Cosmopolit, dit Jack Desly à Ladon, vols que vous n'étiez pas éloigné de mettre encore sur mon compte, n'est-ce pas ?

— Eh dame !... Avouez, Desly, que...

— Que je n'ai pas... volé ma réputation ? Erreur, mon cher, erreur, ces soustractions, à mon avis, étaient très maladroitement effectuées, mais passons... Je vous pardonne !

Rentré chez lui, Jack éprouvait une sorte de mélancolie. Réellement, il avait travaillé en dépit du bon sens, cette fois. Il avait perdu son temps, en somme, puisqu'il ne retirait aucun bénéfice pécuniaire de l'aventure.

Mais, à vrai dire, son état d'âme ne provenait pas uniquement de cette constatation. Dans la fumée bleue de sa cigarette passait et repassait un délicieux visage ovale, auréolé de boucles d'or et dont les yeux, les lèvres souriaient avec une extrême douceur.

— Si je pouvais la revoir...

Il la revit... Deux mois plus tard, un coup de téléphone lui apprenait que M. Dorfling se trouvait de nouveau à Paris avec sa secrétaire et demandait à l'entretenir.

Quand il fut en présence du négociant anglais, Jack commença par subir les solides *shake-hands* administrés. Puis le vieillard chaussa son nez de lunettes et prit une lettre dans son portefeuille :

— Voilà, *my dear* monsieur Desly, une communication que je crois intéressante pour vous...

Jack la mit dans sa poche, par discrétion, mais l'autre insista :

— Lisez, lisez... *Toutt de souite!*

Jack déplia la lettre qui portait comme en-tête le nom d'une grande compagnie d'assurances :

« ...M. Dorfing ayant déclaré sous la foi du serment que les diamants assurés par nos soins et considérés comme perdus lui ont été remis par votre entremise, nous nous faisons un plaisir de vous remettre ci-inclus un chèque de deux mille livres sterling (plus de 200.000 francs), représentant la gratification toujours allouée dans des cas similaires, proportionnellement à la valeur des objets. »

Ce fut évidemment très agréable pour Jack.

Mais le sourire que lui adressa, plus tard, miss Joyce quand il se leva pour la saluer, lui donna encore plus de joie au cœur...

C'était un sentimental.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

La taverne du vieux matelot

Roman policier inédit

par JEAN NORMAND

you

you

you

you

you

you

you

you

you

you

0-35

you

you

you

you

you

you

you

you

you

you

you

you

you

you

you

you

you

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc..

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ.. TOUS LES MERCREDIS

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0 fr. 35 LE ROMAN
COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui
accompliront des prouesses ver-
tigineuses sur TERRE, sur MER
et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14*)
Il n'est pas fait d'envoi contre rembourst

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)